﻿The Project Gutenberg EBook of Metella, by George Sand

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Metella

Author: George Sand

Release Date: July 9, 2004 [EBook #12869]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK METELLA \*\*\*

Produced by Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading

Team. This file was produced from images generously made available

by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr

METELLA.

I.

Le comte de Buondelmonte, revenant d'un voyage de quelques journées aux

environs de Florence, fut versé par la maladresse de son postillon, et

tomba, sans se faire aucun mal, dans un fossé de plusieurs pieds de

profondeur. La chaise de poste fut brisée, et le comte allait être forcé

de gagner à pied le plus prochain relais, lorsqu'une calèche de voyage,

qu'avait changé de chevaux peu après lui à la poste précédente, vint

à passer. Les postillons des deux voitures entamèrent un dialogue

d'exclamations qui aurait pu durer longtemps encore sans remédier à

rien, si le voyageur de la calèche, ayant jeté un regard sur le comte,

n'eût proposé le dénoûment naturel à ces sortes d'accidents: il pria

poliment Buondelmonte de monter dans sa voiture et de continuer avec

lui son voyage. Le comte accepta sans répugnance, car les manières

distinguées du voyageur rendaient au moins tolérable la perspective de

passer plusieurs heures en tête-a-tête avec un inconnu.

Le voyageur se nommait Olivier; il était Genevois, fils unique,

héritier d'une grande fortune. Il avait vingt ans et voyageait pour

son instruction ou son plaisir. C'était un jeune homme blanc, frais et

mince. Sa figure était charmante, et sa conversation, sans avoir un

grand éclat, était fort au-dessus des banalités que le comte, encore un

peu aigri intérieurement de sa mésaventure, s'attendait à échanger avec

lui. La politesse, néanmoins, empêcha les deux voyageurs de se demander

mutuellement leur nom.

Le comte, forcé de s'arrêter au premier relais pour y attendre ses gens,

leur donner ses ordres et faire raccommoder sa chaise brisée, voulut

prendre congé d'Olivier; mais celui-ci n'y consentit point. Il déclara

qu'il attendrait à l'auberge que son compagnon improvisé eût réglé ses

affaires, et qu'il ne repartirait qu'avec lui pour Florence. «Il m'est

absolument indifférent, lui dit-il, d'arriver dans cette ville quelques

heures plus tard; aucune obligation ne m'appelle impérieusement dans un

lieu ou dans un autre. Je vais, si vous me le permettez, faire préparer

le dîner pour nous deux. Vos gens viendront vous parler ici, et nous

pourrons repartir dans deux ou trois heures, afin d'être à Florence

demain matin.»

Olivier insista si bien que le Florentin fut contraint de se rendre à sa

politesse. La table fut servie aussitôt par les ordres du jeune Suisse;

et le vin de l'auberge n'étant pas fort bon, le valet de chambre

d'Olivier alla chercher dans la calèche quelques bouteilles d'un

excellent vin du Rhin que le vieux serviteur réservait à son maître pour

les mauvais gîtes.

Le comte, qui, même sur les meilleures apparences, se livrait rarement

avec des étrangers, but très-modérément et s'en tint à une politesse

franche et de bonne humeur. Le Genevois, plus expansif, plus jeune, et

sachant bien, sans doute, qu'il n'était forcé de veiller à la garde

d'aucun secret, se livra au plaisir de boire plusieurs larges verres

d'un vin généreux, après une journée de soleil et de poussière.

Peut-être aussi commençait-il à s'ennuyer de son voyage solitaire, et la

société d'un homme d'esprit l'avait-elle disposé à la joie: il devint

communicatif.

Il est fort rare qu'un homme parle de lui-même sans dire bientôt quelque

impertinence: aussi le comte, qu'une certaine malice contractée dans le

commerce du monde abandonnait rarement, s'attendait-il à chaque instant

à découvrir dans son compagnon ce levain d'égoïsme et de fatuité que

nous avons tous au-dessous de l'épiderme. Il fut surpris d'avoir

longtemps attendu inutilement; il essaya de flatter toutes les idées du

jeune homme pour lui trouver enfin un ridicule, et il n'y parvint pas;

ce qui le piqua un peu; car il n'était pas habitué à déployer en vain

les finesses gracieuses de sa pénétration.

«Monsieur, dit le Genevois dans le cours de la conversation, pouvez-vous

me dire si lady Mowbray est en ce moment à Florence?

--Lady Mowbray? dit Buondelmonte avec un léger tressaillement: oui,

monsieur, elle doit être de retour de Naples.

--Elle passe tous les hivers à Florence?

--Oui, monsieur, depuis bien des années. Vous connaissez lady Mowbray?

--Non, mais j'ai un vif désir de la connaître.

--Ah!

--Est-ce que cela vous surprend, monsieur? On dit que c'est la femme la

plus aimable de l'Europe.

--Oui, monsieur, et la meilleure. Vous en avez beaucoup entendu, parler

à ce que je vois?

--J'ai passé une partie de la saison dernière aux eaux d'Aix; lady

Mowbray venait d'en partir, et il n'était question que d'elle. Combien

j'ai regretté d'être arrivé si tard! J'aurais adoré cette femme-là.

--Vous en parlez vivement! dit le comte.

--Je ne risque pas d'être impertinent envers elle, reprit le jeune

homme; je ne l'ai jamais vue et ne la verrai peut-être jamais.

--Pourquoi non?

--Sans doute, pourquoi non? mais l'on peut aussi demander pourquoi oui?

Je sais qu'elle est affable et bonne, que sa maison est ouverte aux

étrangers, et que sa bienveillance leur est une protection précieuse; je

sais aussi que je pourrais me recommander de quelques personnes qu'elle

honore de son amitié; mais vous devez comprendre et connaître, monsieur,

cette espèce de répugnance craintive que nous éprouvons tous à nous

approcher des personnes qui ont le plus excité de loin nos sympathies et

notre admiration.

--Parce que nous craignons de les trouver au-dessous de ce que nous en

avons attendu, dit le comte.

--Oh! mon Dieu, non, reprit vivement Olivier, ce n'est pas cela. Quant

à moi, c'est parce que je me sens peu digne d'inspirer tout ce que

j'éprouve, et en outre malhabile à l'exprimer.

--Vous avez tort, dit le comte en le regardant en face avec une

expression singulière; je suis sûr que vous plairiez beaucoup à lady

Mowbray.

--Comment! vous croyez? et pourquoi? d'où me viendrait ce bonheur?

--Elle aime la franchise, la bonté. Je crois que vous êtes franc et bon.

--Je le crois aussi, dit Olivier; mais cela peut-il suffire pour être

remarqué d'elle au milieu de tant de gens distingués qui lui forment,

dit-on, une petite cour?

--Mais..., dit le comte reprenant son sourire ironique... remarqué...

remarqué... comment l'entendez-vous?

--Oh! monsieur, ne me faites pas plus d'honneur que je ne mérite,

répondit Olivier en riant; je l'entends comme un écolier modeste qui

désire une mention honorable au concours, mais qui n'ambitionne pas le

grand prix. D'ailleurs... mais je vais peut-être dire une sottise. Si

vous ne buvez plus, permettez-moi de faire emporter cette dernière

bouteille. Depuis un quart d'heure je bois par distraction...

--Buvez, dit le comte en remplissant le verre d'Olivier, et ne me

laissez pas croire que vous craignez de vous faire connaître à moi.

--Soit, dit le Genevois en avalant gaiement son sixième verre de vin du

Rhin. Ah! vous voulez savoir mes secrets, monsieur l'Italien? Eh bien!

de tout mon coeur... Je suis amoureux de lady Mowbray.

--Bien! dit le comte en lui tendant le main dans un accès de gaieté

sympathique; très-bien!

--Est-ce la première fois qu'un homme serait devenu amoureux d'une femme

sans l'avoir vue?

--Non, parbleu! dit Buondelmonte. J'ai lu plus de trente romans, j'ai vu

plus de vingt pièces de théâtre qui commençaient ainsi; et croyez-moi,

la vie ressemble plus souvent à un roman qu'un roman ne ressemble à la

vie. Mais, dites-moi, je vous en prie, de tous les éloges que vous

avez entendu faire de lady Mowbray, quel est celui qui vous a le plus

enthousiasmé?

--Attendez... dit Olivier, dont les idées commençaient à s'embrouiller

un peu. On raconte d'elle beaucoup de traits presque merveilleux: on dit

pourtant que, dans sa première jeunesse, elle avait montré le caractère

d'une personne assez frivole.

--Comment dites-vous? demanda Buondelmonte avec sécheresse; mais Olivier

n'y fit pas attention.

--Oui, continua-t-il; je dis un peu coquette.

--C'est beaucoup plus flatteur! dit le comte. De sorte que...

--De sorte que, soit imprudence de sa part, soit jalousie de la part des

autres femmes, sa réputation avait reçu en Angleterre quelques atteintes

assez sérieuses pour lui faire désirer de quitter ce pays d'hommes

flegmatiques et de femmes collet monté. Elle vint donc en Italie

chercher une vie plus libre, des moeurs plus élégantes. Même on dit...

--Que dit-on, monsieur? dit le comte d'un air sévère.

--On dit... continua Olivier, dont la vue était un peu troublée, bah!

elle l'a dit elle-même en confidence, à Aix, à une de ses amies intimes,

qui l'a répété à tous les buveurs d'eau...

--Mais qu'est-ce donc qu'elle a dit? s'écria le comte en coupant avec

impatience un fruit et un peu de son doigt.

--Elle a dit qu'à son arrivée en Italie elle était si aigrie contre

l'injustice des hommes et si offensée d'avoir été victime de leurs

calomnies, qu'elle se sentait disposée à fouler aux pieds les lois du

préjugé, et à mener une aussi joyeuse vie que la plupart des grands

personnages de ce pays-ci.»

Le comte ôta son bonnet de voyage et le remit gravement sur sa tête sans

dire une seule parole. Olivier continua.

«Mais ce fut en vain. La noble lady fit ce voeu sans connaître son

propre coeur. N'ayant point encore aimé, et s'en croyant incapable,

elle allait y renoncer, lorsqu'un jeune homme tomba éperdument amoureux

d'elle et lui écrivit sans façon pour lui demander un rendez-vous.

--Vous a-t-on dit le nom de ce jeune homme? demanda Buondelmonte.

--Ma foi! je ne m'en souviens plus. C'était un Florentin; et vous devez

le connaître, car il est encore...»

Le comte l'interrompit afin d'éluder la question: «Et que répondit lady

Mowbray?

--Elle accorda le rendez-vous, résolue à punir le jeune homme de sa

fatuité et à le couvrir de ridicule. Elle avait préparé, à cet effet, je

ne sais quel guet-apens de bonne compagnie, dont je ne sais pas bien les

détails.

--N'importe, dit le comte.

--Le Florentin arriva donc; mais il était si beau, si aimable, si

spirituel, que lady Mowbray chancela dans sa résolution. Elle l'écouta

parler, hésita et l'écouta encore. Elle s'attendait à voir un

impertinent qu'il faudrait châtier; elle trouva un jeune homme sincère,

ardent et romanesque... Que vous dirai-je! Elle se sentit émue, et

essaya pourtant de lui faire peur en lui parlant de prétendus dangers

qui l'environnaient. Le Florentin était brave; il se mit à rire. Elle

tenta alors de l'effrayer en le menaçant de sa froideur et de sa

coquetterie; il se mit à pleurer, et elle l'aima... Si bien que le

comte de... ma foi! je crois que son nom va me revenir... Buonacorsi...

Belmonte... Buondelmonte, ah! m'y voici! le comte de Buondelmonte eut le

pouvoir d'attendrir ce coeur rebelle. Lady Mowbray fixa à Florence ses

affections et sa vie. Le comte de Buondelmonte fut son premier et son

seul amant sur la joyeuse terre d'Italie. Maintenant que je vous ai

raconté cette histoire telle qu'on me l'a donnée, dites-moi, vous qui

êtes de Florence, si elle est vraie de tout point... Et cependant, si

elle ne l'est pas, ne me dites pas que'c'est un conte fait à plaisir; il

est trop beau pour que je sois désabusé sans regret!

--Monsieur, dit le comte, dont la figure avait pris une expression grave

et pensive, cette histoire est belle et vraie. Le comte de Buondelmonte

a vécu dix ans le plus heureux et le plus envié des hommes aux pieds de

lady Mowbray.

--Dix ans! s'écria Olivier.

--Dix ans, monsieur, reprit Buondelmonte. Il y a dix ans que ces choses

se sont passées.

--Dix ans! répéta le jeune homme; lady Mowbray ne doit plus être

très-jeune.»

Le comte ne répondit rien.

«On m'a pourtant assuré à Aix, poursuivit Olivier, qu'elle était

toujours belle comme un ange, qu'elle était grande, légère, agile,

qu'elle galopait au bord des précipices sur un vigoureux cheval, qu'elle

dansait à merveille. Elle doit avoir trente ans environ, n'est-ce pas,

monsieur?

--Qu'importe son âge! dit le comte avec impatience. Une femme n'a jamais

que l'âge qu'elle paraît avoir, et tout le monde vous l'a dit: lady

Mowbray est toujours belle. On vous l'a dit, n'est-ce pas?

--On me l'a dit partout, à Aix, à Berne, à Gênes, dans tous les lieux où

elle a passé.

--Elle est admirée et respectée, dit le comte.

--Oh! monsieur, vous la connaissez, vous êtes son ami peut-être? Je vous

en félicite; quelle réputation plus glorieuse que celle de savoir aimer?

Que ce Buondelmonte a dû être lier de retremper cette belle âme et de

voir refleurir cette plante courbée par l'orage!»

Le comte fit une légère grimace de dédain. Il n'aimait pas les phrases

de roman, peut-être parce qu'il les avait aimées jadis. Il regarda

fixement le Genevois; mais voyant que celui-ci se grisait décidément, il

voulut en profiter pour échanger avec un homme sincère et confiant des

idées qui le gênaient depuis longtemps.

Sans se donner la peine de feindre beaucoup de désintéressement,

car Olivier n'était plus en était de faire de très-clairvoyantes

observations, le comte posa sa main sur la sienne, afin d'appeler son

attention sur le sens de ses paroles.

«Pensez-vous, lui demanda-t-il, qu'il ne soit pas plus glorieux pour un

homme d'ébranler la réputation, d'une femme que de la rétablir quand

elle a' reçu, à tort ou à raison de notables échecs?

--Ma foi, ce n'est pas mon opinion, dit Olivier. J'aimerais mieux

relever un temple que de l'abattre.

--Vous êtes un peu romanesque, dit le comte.

--Je ne m'en défends pas, cela est de mon âge; et ce qui prouve que les

exaltés n'ont pas toujours tort, c'est que Buondelmonte fut récompensé

d'une heure d'enthousiasme par dix ans d'amour.

--Lui seul pourrait être juge dans cette question,» reprit le comte; et

il se promena dans la chambre, les mains derrière le dos et le sourcil

froncé. Puis, craignant de se laisser deviner, il jeta un regard de côté

sur son compagnon. Olivier avait la tête penchée en avant, le coude

dans son assiette, et l'ombre de ses cils, abaissés par un doux

assoupissement, se dessinait sur ses joues, que la chaleur généreuse du

vin colorait d'un rosé plus vif qu'à l'ordinaire. Le comte continua de

marcher silencieusement dans la chambre jusqu'à ce que le claquement des

fouets et les pieds des chevaux eussent annoncé que la calèche était

prête. Le vieux domestique d'Olivier vint lui offrir une pelisse fourrée

que le jeune homme passa en bâillant et en se frottant les yeux. Il ne

s'éveilla tout à fait que pour prendre le bras de Buondelmonte et le

forcer de monter le premier dans sa voiture, qui prit aussitôt la route,

de Florence. «Parbleu! dit-il en regardant la nuit qui était sombre, ce

temps de voleurs me rappelle une histoire que j'ai entendu raconter sur

lady Mowbray.

--Encore? dit le comte; lady Mowbray vous occupe beaucoup.

--Ne me demandiez-vous pas quel trait de son caractère m'avait le plus

enthousiasme? Je ne saurais dire lequel; mais voici une aventure qui m'a

rendu plus envieux de voir lady Mowbray que Rome, Venise et Naples.

Vous allez me dire si celle-là est aussi vraie que la première. Un jour

qu'elle traversait les Apennins avec son heureux amant Buondelmonte, ils

furent attaqués par des voleurs; le comte se défendit bravement contre

trois hommes; il en tua un, et luttait contre les deux autres lorsque

lady Mowbray, qui s'était presque évanouie dans le premier accès de

surprise, s'élança hors de la calèche et tomba sur le cadavre du brigand

que Buondelmonte avait tué. Dans ce moment d'horreur, ranimée par une

présence d'esprit au-dessus de son sexe, elle vit à la ceinture du

brigand un grand pistolet dont il n'avait pas eu le temps de faire

usage, et que sa main semblait encore presser. Elle écarta cette main

encore chaude, arracha le pistolet de la ceinture, et se jetant au

milieu des combattants, qui ne s'attendaient à rien de semblable, elle

déchargea le pistolet à bout portant dans la figure d'un bandit qui

tenait Buondelmonte à la gorge. Il tomba roide mort, et Buondelmonte

eut bientôt fait justice du dernier. N'est-ce pas là encore une belle

histoire, monsieur?

--Aussi belle que vraie, répéta Buondelmonte. Le courage de lady

Mowbray la soutint encore quelque temps après cette terrible scène. Le

postillon, à demi-mort de peur, s'était tapi dans un fossé, les chevaux

effrayés avaient rompu leurs traits; le seul domestique qui accompagnât

les voyageurs était blessé et évanoui. Buondelmonte et sa compagne

furent obligés de réparer ce désordre en toute hâte; car à tout instant

d'autres bandits, attirés par le bruit du combat, pouvaient fondre sur

eux, comme cela arrive souvent. Il fallut battre le postillon pour le

ranimer, bander la plaie du domestique, qui perdait tout son sang, le

porter dans la voiture, et ratteler les chevaux. Lady Mowbray s'employa

à toutes les choses avec une force de corps et d'esprit vraiment

extraordinaire. Elle avisait à tous les expédients, et trouvait toujours

le plus sûr et le plus prompt moyen de sortir d'embarras. Ses belles

mains, souillées de sang, rattachaient des courroies, déchiraient des

vêtements, soulevaient des pierres. Enfin tout fut réparé, et la voiture

se remit en route. Lady Mowbray s'assit auprès de son amant, le regarda

fixement, fit un grand cri et s'évanouit. A quoi pensez-vous? ajouta le

comte en voyant Olivier tomber dans le silence et la méditation.

--Je suis amoureux, dit Olivier.

--De lady Mowbray?

--Oui, de lady Mowbray.

--Et vous allez sans doute à Florence pour le lui déclarer? dit le

comte.

--Je vous répéterai le mot que vous me disiez tantôt: «Pourquoi non?»

--En effet, dit le comte d'un ton sec, pourquoi non?» Puis il ajouta

d'un autre ton, et comme s'il se parlait à lui-même: «Pourquoi non?»

«Monsieur, reprit Olivier après un instant de silence, soyez assez bon

pour confirmer ou démentir une troisième histoire qui m'a été racontée

à propos de lady Mowbray, et qui me semble moins belle que les deux

premières.

--Voyons, monsieur.

--On dit que le comte de Buondelmonte quitte lady Mowbray.

--Pour cela, monsieur, répondit le comte très-brusquement, je n'en sais

rien, et n'ai rien à vous dire.

--Mais, moi, on me l'a assuré, reprit Olivier; et, quelque triste que

soit ce dernier dénoûment, il ne me parait pas impossible.

--Mais que vous importe? dit le comte.

--Vous êtes le comte de Buondelmonte,» dit Olivier, vivement frappé de

l'accent de son compagnon; et lui saisissant le bras, il ajouta: «Et

vous ne quittez pas lady Mowbray?

--Je suis le comte de Buondelmonte, répondit celui-ci; le saviez-vous,

monsieur?

--Sur mon honneur! non.

--En ce cas vous n'avez pu m'offenser. Mais parlons d'autre chose.»

Ils essayèrent, mais la conversation languit bientôt. Tous deux étaient

contraints. Ils prirent d'un commun accord le parti de feindre le

sommeil. Aux premiers rayons du jour, Olivier, qui avait fini par

s'endormir tout de bon, s'éveilla au milieu de Florence. Le comte prit

congé de lui avec une cordialité à laquelle il avait eu le temps de se

préparer.

«Voici ma demeure, lui dit-il en lui montrant un des plus beaux palais

de la ville, devant lequel le postillon s'était arrêté; et au cas où

vous oublieriez le chemin, vous me permettrez d'aller vous chercher pour

vous servir de guide moi-même. Puis-je savoir où vous descendrez, et

à quelle heure je pourrai, sans vous déranger, aller vous offrir mes

remerciements et mes services?

--Je n'en sais rien encore, répondit Olivier un peu embarrassé; mais il

est inutile que vous preniez cette peine. Aussitôt que je serai reposé,

j'irai vous demander vos bons offices dans cette ville, où je ne connais

personne.

--J'y compte, répondit Buondelmonte en lui tendant la main.

--Je m'en garderai bien,» pensa le Genevois en lui rendant sa politesse.

Ils se séparèrent.

«J'ai fait une belle école! se disait Olivier le lendemain matin en

s'éveillant dans la meilleure hôtellerie de Florence; je commence bien!

Aussi cet homme est fou d'avoir pris au sérieux les divagations d'un

étourdi à moitié ivre. J'ai réussi toutefois à me fermer la porte de

lady Mowbray, moi qui désirais tant la connaître! c'est horriblement

désagréable, après tout....» Il appela son valet de chambre pour qu'il

lui fit la barbe, et s'impatientait sérieusement de ne pouvoir retrouver

dans son nécessaire une certaine savonnette au garafoli qu'il avait

achetée à Parme, lorsque le comte de Buondelmonte entra dans sa chambre.

«Pardonnez-moi si j'entre en ami sans me faire annoncer, lui dit-il d'un

air riant et ouvert; j'ai su en bas que vous étiez éveillé, et je viens

vous chercher pour déjeuner avec moi chez lady Mowbray.»

Olivier s'aperçut que le comte cherchait dans ses yeux à deviner l'effet

de cette nouvelle. Malgré sa candeur, il ne manquait pas d'une certaine

défiance des autres; il avait en même temps une honnête confiance en

son propre jugement. On pouvait l'affliger, mais non le jouer ou

l'intimider.

«De tout mon coeur, répondit-il avec assurance, et je vous remercie, mon

cher compagnon de voyage, de m'avoir procuré cette faveur. Maintenant

nous sommes quittes.»

Les manières cordiales et franches de Buondelmonte ne se démentirent

point. Seulement, comme le jeune étranger, tout en se hâtant, donnait

des soins minutieux à sa toilette, le comte ne put réprimer un sourire

qu'Olivier saisit au fond de la glace devant laquelle il nouait sa

cravate. «Si nous faisons une guerre d'embûches, pensa-t-il, c'est fort

bien; avançons.» Il ôta sa cravate, et gronda son domestique de lui en

avoir donné une mal pliée. Le vieux Hantz en apporta une autre. «J'en

aimerais mieux un bleu de ciel,» dit Olivier; et quand Hantz eut apporté

la cravate bleu de ciel, Olivier les examina l'une après l'autre d'un

air d'incertitude et de perplexité.

«S'il m'était permis de donner mon avis, dit le valet de chambre

timidement...

--Vous n'y entendez rien, dit gravement Olivier; monsieur le comte, je

m'en rapporte à vous, qui êtes un homme de goût: laquelle de ces deux

couleurs convient le mieux au ton de ma figure?

--Lady Mowbray, répondit le comte en souriant, ne peut souffrir ni le

bleu ni le rose.

--Donnez-moi une cravate noire, dit Olivier à son domestique.»

La voiture du comte les attendait à la porte. Olivier y monta avec lui.

Ils étaient contraints tous deux, et cependant il n'y parut point.

Buondelmonte avait trop d'habitude du monde pour ne pas sembler ce qu'il

voulait être! Olivier avait trop de résolution pour laisser voir

son inquiétude. Il pensait que si lady Mowbray était d'accord avec

Buondelmonte pour se moquer de lui, sa situation pouvait devenir

difficile; mais si Buondelmonte était seul de son parti, il pouvait être

agréable de le tourmenter un peu. En secret, leur première sympathie

avait fait place à une sorte d'aversion. Olivier ne pouvait pardonner au

comte de l'avoir laissé parler à tort et à travers sans se nommer; le

comte avait sur le coeur, non les étourderies qu'Olivier avait débitées

la veille, mais le peu de repentir ou de confusion qu'il en montrait.

Lady Mowbray habitait un palais magnifique; le comte mit quelque

affectation à y entrer comme chez lui, et à parler aux domestiques

comme s'ils eussent été les siens. Olivier se tenait sur ses gardes

et observait les moindres mouvements de son guide. La pièce où ils

attendirent était décorée avec un art et une richesse dont le comte

semblait orgueilleux, bien qu'il n'y eût coopéré ni par son argent ni

par son goût. Cependant il fit les honneurs des tableaux de lady Mowbray

comme s'il avait été son maître de peinture, et semblait jouir de

l'émotion insurmontable avec laquelle Olivier attendait l'apparition de

lady Mowbray.

Metella Mowbray était fille d'une Italienne et d'un Anglais; elle avait

les yeux noirs d'une Romaine et la blancheur rosée d'une Anglaise. Ce

que les lignes de sa beauté avaient d'antique et de sévère était adouci

par une expression sereine et tendre qui est particulière aux visages

britanniques. C'était l'assemblage des deux plus beaux types. Sa figure

avait été reproduite par tous les peintres et sculpteurs de l'Italie;

mais malgré cette perfection, malgré ces triomphes, malgré la parure

exquise qui faisait ressortir tous ses avantages, le premier regard

qu'Olivier jeta sur elle lui dévoila le secret tourment du comte de

Buondelmonte: Metella n'était plus jeune...

Aucun des prestiges du luxe qui l'entourait, aucune des gloires don't

l'admiration universelle l'avait couronnée, aucune des séductions

qu'elle pouvait encore exercer, ne la défendirent de ce premier arrêt

de condamnation que le regard d'un homme jeune lance à une femme qui ne

l'est plus. En un clin d'oeil, en une pensée, Olivier rapprocha de cette

beauté si parfaite et si rare le souvenir d'une fraîche et brutale

beauté de Suissesse. Les sculpteurs et les peintres en eussent pensé ce

qu'ils auraient voulu; Olivier se dit qu'il valait toujours mieux avoir

seize ans que cet âge problématique dont les femmes cachent le chiffre

comme un affreux secret.

Ce regard fut prompt; mais il n'échappa point au comte, et lui fit

involontairement mordre sa lèvre inférieure.

Quant à Olivier, ce fut l'affaire d'un instant; il se remit et veilla

mieux sur lui-même: il se dit qu'il ne serait point amoureux, mais qu'il

pouvait fort bien, sans se compromettre, agir comme s'il l'était; car si

lady Mowbray n'avait plus le pouvoir de lui faire faire des folies, elle

valait encore là peine qu'il en fit pour elle. Il se trompait peut-être;

peut-être une femme en a-t-elle le pouvoir tant qu'elle en a le droit.

Le comte, dissimulant aussi sa mortification, présenta Olivier à lady

Mowbray avec toutes sortes de cajoleries hypocrites pour l'un et pour

l'autre; et au moment, où Metella tendait sa main au Genevois en le

remerciant du service qu'il avait rendu à \_son ami\_, le comte ajouta:

«Et vous devez aussi le remercier de l'enthousiasme passionné qu'il

professe pour vous, madame. Celui-ci mérite plus que les autres: il vous

a adorée avant de vous voir.»

Olivier rougit jusqu'aux yeux, mais lady Mowbray lui adressa un sourire

plein de douceur et de bonté; et, lui tendant la main, «Soyons donc

amis, lui dit-elle, car je vous dois un dédommagement pour cette

mauvaise plaisanterie de monsieur.

--Soyez ou non sa complice, répondit Olivier, il vous a dit ce que je

n'aurais jamais osé vous dire. Je suis trop payé de ce que j'ai fait

pour lui.» Et il baisa résolument la main de lady Mowbray.

«L'insolent!» pensa le comte.

Pendant le déjeuner, le comte accabla sa maîtresse de petits soins et

d'attentions. Sa politesse envers Olivier ne put dissimuler entièrement

son dépit; Olivier cessa bientôt de s'en apercevoir. Lady Mowbray,

de pâle, nonchalante et un peu triste, qu'elle était d'abord, devint

vermeille, enjouée et brillante. On n'avait exagéré ni son esprit ni sa

grâce. Lorsqu'elle eut parlé, Olivier la trouva rajeunie de dix ans;

cependant son bon sens naturel l'empêcha de se tromper sur un point

important. Il vit que Metella, sincère dans sa bienveillance envers

lui, ne tirait sa gaieté, son plaisir et son \_rajeunissement\_ que des

attentions affectueuses du comte. «Elle l'aime encore, pensa-t-il, et

lui l'aimera tant qu'elle sera aimée des autres.»

Dès ce moment il fut tout à fait à son aise, car il comprit ce qui se

passait entre eux, et il s'inquiéta peu de ce qui pouvait se passer en

lui-même; il était encore trop tôt.

Le comte vit que Metella avait charmé son adversaire; il crut tenir

la victoire. Il redoubla d'affection pour elle, afin qu'Olivier se

convainquît bien de sa défaite.

A trois heures il offrit à Olivier, qui se retirait, de le reconduire

chez lui, et, au moment de quitter Metella, il lui baisa deux fois la

main si tendrement qu'une rougeur de plaisir et de reconnaissance se

répandit sur le visage de lady Mowbray. L'expression du bonheur dans

l'amour semble être exclusivement accordée à la jeunesse, et quand on la

rencontre sur un front flétri par les années, elle y jette de magiques

éclairs. Metella parut si belle en cet instant que Buondelmonte en eut

de l'orgueil, et, passant son bras sous celui d'Olivier, il lui dit

en descendant l'escalier: «Eh bien! mon cher ami, êtes-vous toujours

amoureux de ma maîtresse?

--Toujours, répondit hardiment Olivier, quoiqu'il n'en pensât pas un

mot.

--Vous y mettez de l'obstination.

--Ce n'est pas ma faute, mais bien la vôtre. Pourquoi vous êtes-vous

emparé de mon secret et pourquoi l'avez-vous révélé? A présent nous

jouons jeu sur table.

--Vous avez la conscience de votre habileté!

--Pas du tout, l'amour est un jeu de hasard.

--Vous êtes très-facétieux!

--Et vous donc, monsieur le comte!»

Olivier consacra plusieurs jours à parcourir Florence. Il pensa peu à

lady Mowbray; il aurait fort bien pu l'oublier s'il ne l'eût pas revue.

Mais un soir il la vit au spectacle, et il crut devoir aller la saluer

dans sa loge. Elle était magnifique aux lumières et en grande toilette;

il en devint amoureux et résolut de ne plus la voir.

Lady Mowbray s'était maintenue miraculeusement belle au delà de l'âge

marqué pour le déclin du règne des femmes; mais, depuis un an, le temps

inexorable semblait vouloir reprendre ses droits sur elle et lui faire

sentir le réveil de sa main endormie. Souvent, le matin, Metella, en se

regardant sans parure devant sa glace, jetait un cri d'effroi à l'aspect

d'une ride légère creusée durant la nuit sur les plans lisses et nobles

de son visage et de son cou. Elle se défendait encore avec orgueil de

la tentation de se mettre du rouge, comme faisaient autour d'elle les

femmes de son âge. Jusque-là elle avait pu braver le regard d'un homme

en plein midi; mais des nuances ternes s'étendaient au contour de ses

joues, et un reflet bleuâtre encadrait ses grands yeux noirs. Elle

voyait déjà ses rivales se réjouir autour d'elle et lui faire un

meilleur accueil à mesure qu'elles la trouvaient moins redoutable.

Dans le monde on disait qu'elle était si affectée de vieillir qu'elle en

était malade. Les femmes assuraient déjà qu'elle se teignait les cheveux

et qu'elle avait plusieurs fausses dents. Le comte de Buondelmonte

savait bien que c'étaient autant de calomnies; mais il s'en affectait

peut-être plus sincèrement que d'une vérité qui serait restée secrète.

Il avait été trop heureux, trop envié depuis dix ans, pour que les

jouissances de la vanité, qui sont les plus durables de toutes;

n'eussent pas fait pâlir celles de l'amour. L'attachement et la fidélité

de la plus belle et de la plus aimable des femmes avaient-ils développé

en lui un immense orgueil, ou l'avaient-ils seulement nourri?

Je n'en sais rien: Toutes les personnes que je connais ont eu vingt ans;

et mes études psychologiques me portent à croire que presque tout le

monde est capable d'avoir vingt ans, ne fût-ce qu'une fois en sa vie.

Mais le comte en eut trente et demi le jour où lady Mowbray en eut....

(je suis trop bien élevé pour tracer un chiffre qui désignerait au juste

ce que j'appellerai, sans offenser ni compromettre personne, l'âge

\_indéfinissable\_ d'une femme); et le comte, qui avait tiré une grande

gloire de la préférence de lady Mowbray, commença à jouer dans le monde

un rôle moitié honorable, moitié ridicule, qui fit beaucoup souffrir sa

vanité. Dix ans apportent dans toutes les passions possibles beaucoup de

calme et de raisonnement: L'amitié, lorsqu'elle n'est qu'une survivance

de l'amour, est plus susceptible de calcul et plus froide dans ses

jugements. Une telle amitié (que deux ou trois exceptions qui sont dans

le monde me le pardonnent!) n'est point héroïque de sa nature. L'amitié

de Buondelmonte pour Metella vit d'un oeil très-clairvoyant les chances

d'ennui et de dépendance qui allaient s'augmentant d'un côté, de l'autre

les chances d'avenir et de triomphe qui étaient encore vertes et

séduisantes. Une certaine princesse allemande; grande liseuse de romans

et renommée pour le luxe de ses équipages, débitait des oeillades

sentimentales qui, au spectacle, attiraient dans leur direction

magnétique tous les yeux vers la loge du comte. Une prima donna, pour

laquelle quantité de colonels s'étaient battus en duel, invitait souvent

le comte à ses soupers et le raillait de sa vie bourgeoise et retirée.

Des jeunes gens, dont il faisait du reste l'admiration par ses gilets

et les pierres gravées de ses bagues, lui reprochaient sérieusement la

perte de sa liberté. Enfin il ne voyait plus personne se lever et se

dresser sur la pointe des pieds quand lady Mowbray, appuyée sur son

bras, paraissait en public. Elle était encore belle, mais tout le monde

le savait; on l'avait tant vue, tant admirée! il y avait si longtemps

qu'on l'avait proclamée la reine de Florence, qu'il n'était plus

question d'elle et que la moindre pensionnaire excitait plus d'intérêt.

Les femmes osaient aborder les modes que la seule lady Mowbray avait eu

le droit de porter; on ne disait plus le moindre mal d'elle, et le

comte entendait avec un plaisir diabolique répéter autour de lui que sa

conduite était exemplaire, et que c'était une bien belle chose que de

s'abuser aussi longtemps sur les attraits de sa maîtresse.

La douleur de Metella, en se voyant négligée de celui qu'elle aimait

exclusivement, fut si grande que sa santé s'altéra, et que les ravages

du temps firent d'effrayants progrès. Le refroidissement de Buondelmonte

en fit à proportions égales; et lorsque le jeune Olivier les vit

ensemble, lady Mowbray n'en était plus à compter son bonheur par années,

mais par heures.

«Savez-vous, ma chère Metella, lui dit le comte le lendemain du jour

où elle avait rencontré Olivier au spectacle, que ce jeune Suisse est

éperdument amoureux de vous?

--Est-ce que vous auriez envie de me le faire croire? dit lady Mowbray

en s'efforçant de prendre un ton enjoué: voilà au moins la dixième fois

depuis quinze jours que vous me le répétez!

--Et quand vous le croiriez, dit assez sèchement le comte, qu'est-ce que

cela me ferait?»

Metella eut envie de lui dire qu'il n'avait pas toujours été aussi

insouciant; mais elle craignit de tomber dans les phrases du vocabulaire

des femmes abandonnées, elle garda le silence.

Le comte se promena quelque temps dans l'appartement d'un air sombre.

«Vous vous ennuyez, mon ami? lui dit-elle avec douceur.

--Moi! pas du tout! Je suis un peu souffrant.»

Lady Mowbray se tut de nouveau, et le comte continua à se promener en

long et en large. Quand il la regarda, il s'aperçut qu'elle pleurait.

«Eh bien! qu'est-ce que vous avez? lui dit-il en feignant la plus

grande surprise. Vous pleurez parce que j'ai un peu mal à la gorge.

--Si j'étais sûre que vous souffrez, je ne pleurerais pas.

--Grand merci, milady!

--J'essaierais de vous soulager; mais je crois que votre mal est sans

remède.

--Quel est donc mon mal, s'il vous plaît?

--Regardez-moi, monsieur, répondit-elle en se levant et en lui montrant

son visage flétri; votre mal est écrit sur mon front....

--Vous êtes folle, répondit-il en levant les épaules, ou plutôt, vous

êtes furieuse de vieillir! Est-ce ma faute, à moi? puis-je l'empêcher?

--Oh! certainement, Luigi, répondit Metella, vous auriez pu l'empêcher

encore!» Elle retomba sur son fauteuil, pâle, tremblante, et fondit en

larmes.

Le comte fut attendri, puis contrarié; et, cédant au dernier mouvement,

il lui dit brutalement: «Parbleu! madame, vous ne devriez pas pleurer;

cela ne vous embellira pas.» Et il sortit avec colère.

«Il faut absolument que cela finisse, pensa-t-il quand il fut dans la

rue. Il n'est pas en mon pouvoir de feindre plus longtemps un amour que

je ne ressens plus. Tous ces ménagements ressemblent à l'hypocrisie. Ma

faiblesse d'ailleurs prolonge l'incertitude et les souffrances de cette

malheureuse femme. C'est une sorte d'agonie que nous endurons tous deux.

Il faut couper ce lien, puisqu'elle ne veut pas le dénouer.»

Il retourna sur ses pas et la trouva évanouie dans les bras de ses

femmes: il en fut touché et lui demanda pardon. Quand il la vit plus

calme, il se retira plus mécontent lui-même que s'il l'eût laissée

furieuse. «Il est donc décidé, se dit-il en serrant les poings sous son

manteau, que je n'aurai pas l'énergie de me débarrasser d'une femme!»

Il s'excita tant qu'il put à prendre un parti décisif, et toujours,

au moment d'en adopter un, il sentit qu'il n'aurait pas le courage de

braver le désespoir de Metella. Après tout, que ce fût par vanité ou

par tendresse, il l'avait aimée, il avait vécu dix ans heureux auprès

d'elle, il lui devait en partie l'éclat de sa position dans le monde, et

il y avait des jours où elle était encore si belle qu'on le proclamait

heureux: il était heureux ces jours-là. «Cependant il le faut,

pensa-t-il; car dans peu de temps elle sera décidément laide: je ne

pourrai plus la souffrir, et je ne serai pas assez fort pour lui cacher

mon dégoût. Alors notre rupture sera éclatante et rude. Il vaudrait

mieux qu'elle se fit à l'amiable dès à présent....»

Il se promena seul pendant une heure au clair de la lune. Il était

tellement malheureux que lady Mowbray serait venue au-devant de ses

desseins si elle avait su combien il était rongé d'ennui. Enfin il

s'arrêta au milieu de la rue; et, regardant autour de lui dans une sorte

de détresse, il vit qu'il était devant l'hôtel où logeait Olivier. Il y

entra précipitamment, je ne sais pas bien pourquoi, et peut-être ne le

savait-il pas non plus lui-même.

Quoi qu'il en soit, il demanda le Genevois, et apprit avec plaisir

qu'il était chez lui. Il le trouva se disposant à aller au bal chez un

banquier auquel il était recommandé. Olivier fut surpris de l'agitation

du comte. Il ne l'avait pas encore vu ainsi, et ne savait que penser de

son air inquiet et de ses fréquentes contradictions. Rien de ce qu'il

disait ne semblait être dans ses habitudes ni dans son caractère. Enfin,

après un quart d'heure de cette étrange manière d'être, Buondelmonte

lui pressa la main avec effusion, le conjura de venir souvent chez lady

Mowbray. Après lui avoir fait mille politesses exagérées, il se retira

précipitamment, comme un homme qui vient de commettre un crime.

Il retourna chez lady Mowbray: il la trouva souffrante et prête à se

mettre au lit. Il l'engagea à se distraire et à venir avec lui au bal

chez le banquier A..... Metella n'en avait pas la moindre envie; mais,

voyant que le comte le désirait vivement, elle céda pour lui faire

plaisir, et ordonna à ses femmes de préparer sa toilette.

«Vraiment, Luigi, lui dit-elle en s'habillant, je ne vous comprends

plus. Vous avez mille caprices: avant-hier je désirais aller au bal de

la princesse Wilhelmine, et vous m'en avez empêchée; aujourd'hui....

--Ah! c'était bien différent: j'avais un rhume effroyable ce jour-là....

Je tousse encore un peu....

--On m'a dit cependant....

--Qu'est-ce qu'on vous a dit? et qui est-ce qui vous l'a dit?

--Oh! c'est le jeune Suisse avec lequel vous avez voyagé, et que j'ai vu

au spectacle hier soir; il m'a dit qu'il vous avait rencontré la veille

au bal chez la princesse Wilhelmine.

--Ah! madame, dit le comte, je comprends très-bien les raisons de M.

Olivier de Genève pour me calomnier auprès de vous!

--Vous calomnier, dit Metella en levant les épaules. Est-ce qu'il sait

que vous m'avez fait un mensonge?

--Est-ce que vous allez mettre cette robe-là, milady? interrompit le

comte. Oh! mais vous négligez votre toilette déplorablement!

--Cette robe arrive de France, mon ami; elle est de Victorine, et vous

ne l'avez pas encore vue.

--Mais une robe de velours violet! c'est d'une sévérité effrayante.

--Attendez donc: il y a des noeuds et des torsades d'argent qui lui

donnent beaucoup d'éclat.

--Ah! c'est vrai! voilà une toilette très-riche et très-noble. On a beau

dire, Metella, c'est encore vous qui avez la mise la plus élégante, et

il n'y a pas une femme de vingt ans qui puisse se vanter d'avoir une

taille aussi belle....

--Hélas! dit Metella, je ne sens plus la souplesse que j'avais

autrefois; ma démarche n'est plus aussi légère; il me semble que je

m'affaisse et que je suis moins grande d'une ligne chaque jour.

--Vous êtes trop sincère et trop bonne, ma chère lady, dit le comte

en baissant la voix. Il ne faut pas dire cela, surtout devant vos

soubrettes; ce sont des babillardes qui iront le répéter dans toute la

ville.

--J'ai un délateur qui parlera plus haut qu'elles, répondit Metella:

c'est votre indifférence.

--Ah! toujours des reproches! Mon Dieu! qu'une femme qui se croit

offensée est cruelle dans sa plainte et persévérante dans sa vengeance!

--Vengeance! moi, vengeance! dit Metella.

--Non, je me sers d'un mot inconvenant, ma chère lady; vous êtes douce

et généreuse, en ai-je jamais douté! Allons, ne nous querellons pas, au

nom du ciel! Ne prenez pas votre air abattu et fatigué. Votre coiffure

est bien plate, ne trouvez-vous pas?

--Vous aimez ces bandeaux lisses avec un diamant sur le front....

--Je trouve qu'à présent les tresses descendant le long des joues, à la

manière des reines du moyen âge, vous vont encore mieux.

--Il est vrai que mes joues ne sont plus très-rondes, et qu'on les voit

moins avec des tresses. Francesca, faites-moi des tresses.

--Metella, dit le comte lorsqu'elle fut coiffée, pourquoi ne mettez-vous

pas de rouge?

--Hélas! il est donc temps que j'en mette, répondit-elle tristement. Je

me flattais de n'en jamais avoir besoin.

--C'est une folie, ma chère; est-ce que tout le monde n'en met pas? Les

plus jeunes femmes en ont.

--Vous haïssez le fard, et vous me disiez souvent que vous préfériez ma

pâleur à une fraîcheur factice.

--Mais la dernière fois que vous êtes sortie, on vous a trouvée bien

pâle.... On ne va pas au bal uniquement pour son amant.

--J'y vais uniquement pour vous aujourd'hui, je vous jure.

--Ah! milady, c'est à mon tour de dire qu'il n'en fut pas toujours

ainsi! \_Autrefois\_ vous étiez un peu fière de vos triomphes.

--J'en étais fière à cause de vous, Luigi; à présent qu'ils m'échappent

et que je vous vois souffrir, je voudrais me cacher. Je voudrais

éteindre le soleil et vivre avec vous dans les ténèbres.

--Ah! vous êtes en veine de poésie, milady. J'ai trouvé tout à l'heure

votre Byron ouvert à cette belle page des ténèbres; je ne m'étonne pas

de vous voir des idées sombres. Eh bien! le rouge vous sied à merveille.

Regardez-vous, vous êtes superbe. Allons, Francesca, apportez les gants

et l'éventail de milady. Voici votre bouquet, Metella; c'est moi qui

l'ai apporté; c'est un droit que je ne veux pas perdre.»

Metella prit le bouquet, regarda tendrement le comte avec un sourire sur

les lèvres et une larme dans les yeux. «Allons, venez, mon amie, lui

dit-il. Vous allez être encore une fois la reine du bal.»

Le bal était somptueux; mais, par un de ces hasards facétieux qui se

rencontrent souvent dans le monde, il y avait une quantité exorbitante

de femmes laides et vieilles. Parmi les jeunes et les agréables, il y

en avait peu de vraiment jolies. Lady Mowbray eut donc un très-grand

succès; et Olivier, qui ne s'attendait pas à la rencontrer, s'abandonna

à sa naïve admiration. Dès que le comte le vit auprès de lady Mowbray,

il s'éloigna, et dès qu'il les vit s'éloigner l'un de l'autre, il prit

le bras d'Olivier, et, sous le premier prétexte venu, il le ramena

auprès de Metella. «Vous m'avez dit en route que vous aviez vu Goëthe,

dit-il au voyageur; parlez donc de lui à milady. Elle est si avide

d'entendre parler du vieux Faust qu'elle voulait m'envoyer à Weimar

tout exprès pour lui rapporter les dimensions exactes de son front.

Heureusement pour moi, le grand homme est mort au moment où j'allais me

mettre en route.» Buondelmonte tourna sur ses talons fort habilement en

achevant sa phrase, et laissa Olivier parler de Goëthe à lady Mowbray.

Metella, qui l'avait d'abord accueilli avec une politesse bienveillante,

l'écouta peu à peu avec intérêt. Olivier n'avait pas infiniment

d'esprit, mais il avait fait beaucoup de bonnes lectures; il avait de la

vivacité, de l'enthousiasme, et, ce qui est extrêmement rare chez les

jeunes gens, pas la moindre affectation. Avec lui, on n'était pas forcé

de pressentir le grand homme en herbe, la puissance intellectuelle

méconnue et comprimée; c'était un vrai Suisse pour la franchise et le

bon sens, une sorte d'Allemand pour la sensibilité et la confiance; il

n'avait rien de français, ce qui plut infiniment à Metella.

Vers la fin du bal le comte revint auprès d'eux, et, les retrouvant

ensemble, il se sentit joyeux et triompha intérieurement de son

habileté. Il laissa Olivier donner le bras à lady Mowbray pour la

reconduire à sa voiture, et les suivit par derrière avec une discrétion

vraiment maritale.

Le lendemain, il fit à Metella le plus pompeux éloge du jeune Suisse, et

l'engagea à lui écrire un mot pour l'inviter à dîner. Après le dîner, il

se fit appeler dehors pour une prétendue affaire imprévue, et les laissa

ensemble toute la soirée. Comme il revenait seul et à pied, il vit deux

jeunes bourgeois de la ville arrêtés devant le balcon de lady Mowbray,

et il s'arrêta pour entendre leur conversation.

«Vois-tu la taille de lady Mowbray au clair de la lune? On dirait une

belle statue sur une terrasse.

--Le comte est aussi un beau cavalier. Comme il est grand et mince!

--Ce n'est pas le comte de Buondelmonte; celui-ci est plus grand de

toute la tête. Qui diable est-ce donc? je ne le connais pas.

--C'est le jeune duc d'Asti.

--Non, je viens de le voir passer en sédiole.

--Bah! ces grandes dames ont tant d'adorateurs, celle-là qui est si

belle surtout! Le comte de Buondelmonte doit être fier!...

--C'est un niais. Il s'amuse à faire la cour à cette grosse princesse

allemande, qui a des yeux de faïence et des mains de macaroni, tandis

qu'il y a dans la ville un petit étranger nouvellement débarqué qui

donne le bras à madame Metella, et qui change d'habit sept fois par jour

pour lui plaire.

--Ah! parbleu! c'est lui que nous voyons là-haut sur le balcon. Il a

l'air de ne pas s'ennuyer.

--Je ne m'ennuierais pas à sa place.

--Il faut que Buondelmonte soit bien fou!»

Le comte entra dans le palais et traversa les appartements avec

agitation. Il arriva à l'entrée de la terrasse, et s'arrêta pour

regarder Metella et Olivier, dont les silhouettes se dessinaient

distinctement sur le ciel pur et transparent d'une belle soirée. Il

trouva le Genevois bien près de sa maîtresse; il est vrai que celle-ci

regardait d'un autre côté et semblait rêver à autre chose; mais un

sentiment de jalousie et d'orgueil blessé s'alluma dans l'âme italienne

du comte. Il s'approcha d'eux et leur parla de choses indifférentes.

Lorsqu'ils rentrèrent tous trois dans le salon, Buondelmonte remarqua

tout haut que Metella avait été bien préoccupée; car elle n'avait pas

fait allumer les bougies, et il se heurta à plusieurs meubles pour

atteindre à une sonnette, ce qui acheva de le mettre de très-mauvaise

humeur.

Le jeune Olivier n'avait pas assez de fatuité pour s'imaginer qu'il

pouvait consoler Metella de l'abandon de son amant. Quoiqu'elle ne lui

eût fait aucune confidence, il avait pénétré facilement son chagrin,

et il en voyait la cause. Il la plaignait sincèrement et l'en aimait

davantage. Cette compassion, jointe à une sorte de ressentiment des

persiflages du comte, lui inspirait l'envie de le contrarier. Il

vit avec joie que le dépit avait pris la place de cette singulière

affectation de courtoisie, et il reprit la conversation sur un ton

de sentimentalité que le comte était peu disposé à goûter. Metella,

surprise de voir son amant capable encore d'un sentiment de jalousie,

s'en réjouit, et, femme qu'elle était, se plut à l'augmenter en

accordant beaucoup d'attention au Genevois. Si ce fut une scélératesse,

elle fut excusable, et le comte l'avait bien méritée. Il devint âcre et

querelleur, au point que lady Mowbray, qui vit Olivier très-disposé à

lui tenir tête, craignit une scène ridicule et fit entendre au jeune

homme qu'il eût à se retirer. Olivier comprit fort bien; mais il affecta

la gaucherie d'un campagnard, et parut ne se douter de rien jusqu'à ce

que Metella lui eût dit tout bas: «Allez-vous-en, mon cher monsieur, je

vous en prie.»

Olivier feignit de la regarder avec surprise.

«Allez, ajouta-t-elle, profitant d'un moment où le comte allait prendre

le chapeau d'Olivier pour le lui présenter; vous m'obligerez; je vous

reverrai....

--Madame, le comte s'apprête à me faire une impertinence; il tient mon

chapeau; je vais être obligé de le traiter de fat; que faut-il que je

fasse?

--Rien; allez-vous-en et revenez demain soir.»

Olivier se leva: «Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit-il;

vous vous trompez, c'est mon chapeau que vous prenez pour le vôtre;

veuillez me le rendre, je vais avoir l'honneur de vous saluer.»

Le comte, toujours prudent, non par absence de courage (il était brave),

mais par habitude de circonspection et par crainte du ridicule, fut

enchanté d'en être quitte ainsi. Il lui remit son chapeau et le quitta

poliment; mais, dès qu'il fut parti, il le déclara souverainement

insipide, mal appris et ridicule. «Je ne sais comment vous avez fait

pour supporter ce personnage, dit-il à Metella; il faut que vous ayez

une patience angélique.

--Mais il me semble, mon ami, que c'est vous qui m'avez priée de

l'inviter, et vous me l'avez laissé sur les bras ensuite.

--Depuis quand êtes-vous si Agnès que vous ne sachiez pas vous

débarrasser d'un fat importun? Vous n'êtes plus dans l'âge de la

gaucherie et de la timidité.»

Metella se sentit vivement offensée de cette insolence; elle répondit

avec aigreur; le comte s'emporta, et lui dit tout ce que depuis

longtemps il n'osait pas lui dire. Metella comprit sa position, et, en

s'éclairant sur son malheur, elle retrouva l'orgueil que son affection

irréprochable envers le comte devait lui inspirer.

«Il suffit, monsieur, lui dit-elle; il ne fallait pas me faire attendre

si longtemps la vérité. Vous m'avez trop fait jouer auprès de vous un

rôle odieux et ridicule. Il est temps que je comprenne celui que mon âge

et le vôtre m'imposent: je vous rends votre liberté.»

Il y avait longtemps que le comte aspirait à ce jour de délivrance; il

lui avait semblé que le mot échappé aux lèvres de Metella le ferait

bondir de joie. Il avait trop compté sur la force que nous donne

l'égoïsme. Quand il entendit ce mot si étrange entre eux, quand il

vit en face ce dénoûment triste et honteux à une vie d'amour et de

dévouement mutuels, il eut horreur de Metella et de lui-même; il demeura

pâle et consterné. Puis un violent sentiment de colère et de jalousie

s'empara de lui.

«Sans doute, s'écria-t-il, cet aveu vous tardait, madame! En vérité,

vous êtes très-jeune de coeur, et je vous faisais injure en voulant

compter vos années. Vous avez promptement rencontré le réparateur de mes

torts et le consolateur de vos peines. Vous comptez recourir à lui pour

oublier les maux que je vous ai causés, n'est-ce pas? Mais il n'en sera

pas ainsi; demain, un de nous deux, madame, sera près de vous. L'autre

ne vous disputera plus jamais à personne. Dieu ou le sort décideront de

votre joie ou de votre désespoir.»

Metella ne s'attendait point à cette bizarre fureur. La malheureuse

femme se flatta d'être encore aimée; elle attribua tout ce que le comte

lui avait dit d'abord à la colère. Elle se jeta dans ses bras, lui fit

mille serments, lui jura qu'elle ne reverrait jamais Olivier s'il le

désirait, et le supplia de lui pardonner un instant de vanité blessée.

Le comte s'apaisa sans joie, comme il s'était emporté sans raison. Ce

qu'il craignait le plus au monde était de prendre une résolution dans

l'état de contradiction continuelle où il était vis-à-vis de lui-même.

Il fit des excuses à lady Mowbray, s'accusa de tous les torts, la

conjura de ne pas lui retirer son affection et l'engagea à recevoir

Olivier, dans la crainte qu'il ne soupçonnât ce qui s'était passé à

cause de lui.

Le jour vint et termina enfin les orages d'une nuit d'insomnie, de

douleur et de colère. Ils se quittèrent réconciliés en apparence, mais

tristes, découragés; incertains, et tellement accablés de fatigue l'un

et l'autre, qu'ils comprenaient à peine leur situation.

Le comte dormit douze heures à la suite de cette rude émotion. Lady

Mowbray s'éveilla assez tôt dans la journée; elle attendait Olivier

avec inquiétude; elle ne savait comment lui expliquer ses paroles de la

veille et la conduite de M. de Buondelmonte.

Il vint et se conduisit avec assez d'adresse pour rendre Metella plus

expansive qu'elle ne l'avait résolu. Son secret lui échappa, et des

larmes couvrirent son visage en avouant tout ce qu'elle avait souffert

et tout ce qu'elle craignait d'avoir à souffrir encore.

Olivier s'attendrit à son tour, et, comme un excellent enfant qu'il

était, il pleura avec lady Mowbray. Il est impossible, quand on

est malheureux par suite de l'injustice d'autrui, de n'être pas

reconnaissant de l'intérêt et de l'affection qu'on rencontre ailleurs.

Il faudrait, pour s'en défendre, un stoïcisme ou une défiance qu'on n'a

point dans ces moments-là. Metella fut touchée de la réserve délicate et

des larmes silencieuses du jeune Olivier. Elle avait compris vaguement

la veille qu'elle était aimée de lui, et maintenant elle en était sûre.

Mais elle ne pouvait trouver dans cet amour qu'un faible allégement aux

douleurs du sien.

Plusieurs semaines se passèrent dans cette incertitude. Le comte ne

pouvait rallumer son amour, sans cesse prêt à s'éteindre, qu'au feu de

la jalousie. Dès qu'il se trouvait seul avec sa maîtresse, il regrettait

de ne l'avoir pas quittée lorsqu'elle le lui avait offert. Alors il

ramenait son rival auprès d'elle, espérant qu'une autre affection

consolerait Metella et la rendrait complice de son parjure. Mais dès

qu'il lui semblait voir Olivier gagner du terrain sur lui, sa vanité

blessée et sans doute un reste d'amour pour lady Mowbray le rejetaient

dans de violents accès de fureur. Il ne sentait le prix de sa maîtresse

qu'autant qu'elle lui était disputée. Olivier comprit le caractère du

comte et sa situation d'esprit. Il vit qu'il disputerait le coeur de

Metella tant qu'il aurait un rival; il s'éloigna et alla passer quelque

temps à Rome. Quand il revint, il trouva Metella au désespoir et presque

entièrement délaissée. Son malheur était enfin livré au public, toujours

avide de se repaître d'infortunes et de se réjouir la vue avec les

chagrins qu'il ne sent pas; la désertion du comte et ses motifs

rendirent le rôle de lady Mowbray fâcheux et triste. Les femmes s'en

réjouissaient, et quoique les hommes la tinssent encore pour charmante

et désirable, nul n'osait se présenter, dans la crainte d'être accepté

comme un pis-aller. Olivier vint, et, comme il aimait sincèrement, il

ne craignit pas d'être ridicule; il s'offrit, non pas encore comme un

amant, mais comme un ami sincère, comme un fils dévoué. Un matin, lady

Mowbray quitta Florence sans qu'on sût où elle était allée; on vit

encore le jeune Olivier pendant quelques jours dans les endroits

publics, se montrant comme pour prouver qu'il n'avait pas enlevé lady

Mowbray. Le comte lui en sut bon gré et ne lui chercha pas querelle. Au

bout de la semaine, le Genevois disparut à son tour, sans avoir prononcé

devant personne le nom de lady Mowbray.

Il la rejoignit à Milan, où, selon sa promesse, elle l'attendait; il la

trouva bien pâle et bien près de la vieillesse. Je ne sais si son amour

diminua, mais son amitié s'en accrut. Il se mit à ses genoux, baisa ses

mains, l'appela sa mère, et la supplia de prendre courage.

«Oui, appelez-moi toujours votre mère, lui dit-elle; je dois en avoir

pour vous la tendresse et l'autorité. Écoutez donc ce que ma conscience

m'ordonne de vous dire dès aujourd'hui. Vous m'avez parlé souvent de

votre affection, non pas seulement de celle qu'un généreux enfant peut

avoir pour une vieille amie, mais vous m'avez parlé comme un jeune homme

pourrait le faire à une femme dont il désire l'amour. Je crois, mon cher

Olivier, que vous vous êtes trompé alors, et qu'en me voyant vieillir

chaque jour vous serez bientôt désabusé. Quant à moi, je vous dirai la

vérité. J'ai essayé de partager tous vos sentiments; je l'ai résolu, je

vous l'ai presque promis. Je ne devais plus rien à Buondelmonte, et je

me devais à moi-même de le laisser disposer de son avenir. J'ai quitté

Florence dans l'espoir de me guérir de ce cruel amour, et d'en ressentir

un plus jeune et plus enivrant avec vous. Eh bien! je ne vous dirai pas

aujourd'hui que ma raison repousse cette imprudente alliance entre deux

âges aussi différents que le vôtre et le mien. Je ne vous dirai pas non

plus que ma conscience me défend d'accepter un dévouement dont vous

vous repentiriez bientôt. Je ne sais pas à quel point j'écouterais ma

conscience et ma raison, si l'amour était une fois rentré dans mon

coeur. Je sais que je suis encore malheureusement bien jeune au moral;

mais voici ma véritable raison. Olivier n'en soyez pas offensé, et

songez que vous me remercierez un jour de vous l'avoir dite, et que vous

m'estimerez de n'avoir pas agi comme une femme de mon âge, blessée dans

ses plus chères vanités, eût agi envers un jeune homme tel que vous.

Je suis femme, et j'avoue qu'au milieu de mon désespoir j'ai ressenti

vivement l'affront fait à mon sexe et à ma beauté passée. J'ai versé des

larmes de sang en voyant le triomphe de mes rivales, en essuyant les

railleries de celles qui sont jeunes aujourd'hui; et qui semblent

ignorer qu'elles passeront, que demain elles seront comme moi. Eh bien!

Olivier, je me suis débattue contre ce dépit poignant; j'ai résisté

aux conseils de mon orgueil, qui m'engageait à recevoir vos soins

publiquement et à me parer de votre jeune amour comme d'un dernier

trophée: je ne l'ai pas fait, et j'en remercie Dieu et ma conscience. Je

vous dois aujourd'hui une dernière preuve de loyauté.

--Arrêtez, madame, dit Olivier; et ne m'ôtez pas tout espoir! Je sais ce

que vous avez à me dire: vous aimez encore le comte de Buondelmonte, et

vous voulez rester fidèle à la mémoire d'un bonheur qu'il a détruit.

Je vous en vénère et vous en aime davantage; je respecterai ce noble

sentiment, et j'attendrai que le temps et Dieu vous parlent en ma

faveur. Si j'attends en vain, je ne regretterai pas de vous avoir

consacré mes soins et mon respect.»

Lady Mowbray serra la main d'Olivier et l'appela son fils. Ils se

rendirent à Genève; et Olivier tint ses promesses. Peut-être ne

furent-elles pas très-héroïques d'abord; mais, au bout de six mois,

Metella, apaisée par sa résignation et rétablie par l'air vif des

montagnes, retrouva la fraîcheur et la santé qu'elle avait perdues.

Ainsi qu'on voit, après les premières pluies de l'automne, recommencer

une saison chaude et brillante, lady Mowbray entra dans son \_été de la

Saint-Martin\_; c'est ainsi que les villageois appellent les beaux jours

de novembre. Elle redevint si belle, qu'elle espéra avec raison jouir

encore de quelques années de bonheur et de gloire. Le monde ne lui donna

pas de démenti, et l'heureux Olivier moins que personne.

Ils avaient fait ensemble le voyage de Venise; et, à la suite des fêtes

du carnaval, ils s'apprêtaient à revenir à Genève, lorsque le comte de

Buondelmonte, tiré à la remorque par sa princesse allemande, vint passer

une semaine dans la ville des doges. La princesse Wilhelmine était jeune

et vermeille; mais, lorsqu'elle lui eut récité une assez grande quantité

de phrases apprises par coeur dans ses livres favoris, elle rentra

dans un pacifique silence dont elle ne sortit plus que pour redire ses

apologues et ses sentences accoutumés. Le pauvre comte se repentait

cruellement de son choix et commençait à craindre une luxation de la

mâchoire s'il continuait à jouir de son bonheur, lorsqu'il vit passer

dans une gondole Metella avec son jeune Olivier. Elle avait l'air d'une

belle reine suivie de son page. La jalousie du comte se réveilla, et il

rentra chez lui déterminé à passer son épée au travers de son rival.

Heureusement pour lui ou pour Olivier, il fut saisi d'un accès de

fièvre qui le retint au lit huit jours. Durant ce temps, la princesse

Wilhelmine, scandalisée de l'entendre invoquer sans cesse dans son

délire lady Mowbray, prit la route de Wurtemberg avec un chevalier

d'industrie qui se donnait à Venise pour un prince grec, et qui, grâce à

de fort belles moustaches noires et à un costume théâtral, passait pour

un homme très-vaillant. Pendant le même temps, lady Mowbray et Olivier

quittèrent Venise sans avoir appris qu'ils avaient heurté la gondole du

comte de Buondelmonte, et qu'ils le laissaient entre deux médecins,

dont l'un le traitait pour une gastrite, et l'autre pour une affection

cérébrale. A force de glace appliquée, par l'un sur l'estomac, et par

l'autre sur la tête, le comte se trouva bientôt guéri des deux maladies

qu'il n'avait pas eues, et, revenant à Florence, il oublia les deux

femmes qu'il n'avait plus.

II.

Un matin, lady Mowbray, qui s'était fixée en Suisse, reçut une lettre

datée de Paris; elle était de la supérieure d'un couvent de religieuses

où Metella avait mis deux ou trois ans auparavant sa nièce, miss Sarah

Mowbray, jeune orpheline \_très-intéressante\_, comme le sont toutes les

orphelines en général, et particulièrement celles qui ont de la fortune.

La supérieure avertissait lady Mowbray que la maladie de langueur dont

miss Sarah était atteinte depuis un an faisait des progrès assez sérieux

pour que les médecins eussent prescrit le changement d'air et de lieu

dans le plus court délai possible. Aussitôt après la réception de cette

lettre, lady Mowbray demanda des chevaux de poste, fit faire à la hâte

quelques paquets, et partit pour Paris dans la journée.

Olivier resta seul dans le grand château que lady Mowbray avait acheté

sur le Léman, et dans lequel depuis cinq ans il passait auprès d'elle

tous les étés. C'était depuis ces cinq années la première fois qu'il se

trouvait seul à la campagne, forcé, pour ainsi dire, de réfléchir et de

contempler sa situation. Bien que le voyage de lady Mowbray dût être

d'une quinzaine de jours tout au plus, elle avait semblé très-affectée

de cette séparation, et lui-même n'avait point accepté sans répugnance

l'idée qu'un tiers allait venir se placer dans une intimité jusqu'alors

si paisible et si douce. Le caractère romanesque d'Olivier n'avait pas

changé; son coeur avait le même besoin d'affection, son esprit la même

candeur qu'autrefois. Avait-il obéi à la loi du temps, et son amour

pour lady Mowbray avait-il fait place à l'amitié? il n'en savait rien

lui-même, et Metella n'avait jamais eu l'imprudence de l'interroger à

cet égard. Elle jouissait de son affection sans l'analyser. Trop sage

et trop juste pour n'en pas sentir le prix, elle s'appliquait à rendre

douce et légère cette chaîne qu'Olivier portait avec reconnaissance et

avec joie.

Metella était si supérieure à toutes les autres femmes, sa société était

si aimable, son humeur si égale, elle était si habile à écarter de son

jeune ami tous les ennuis ordinaires de la vie, qu'Olivier s'était

habitué à une existence facile, calme, délicieuse tous les jours,

quoique tous les jours semblable. Quand il fut seul, il s'ennuya

horriblement, engendra malgré lui des idées sombres, et s'effraya de

penser que lady Mowbray pouvait et devait mourir longtemps avant lui.

Metella retira sa nièce du couvent et reprit avec elle la route de

Genève. Elle avait fait toutes choses si précipitamment dans ce voyage,

qu'elle avait à peine vu Sarah; elle était partie de Paris le même

soir de son arrivée. Ce ne fut qu'après douze heures de route que,

s'éveillant au grand jour, elle jeta un regard attentif sur cette jeune

fille étendue auprès d'elle dans le coin de sa berline.

Lady Mowbray écarta doucement la pelisse dont Sarah était enveloppée, et

la regarda dormir. Sarah avait quinze ans; elle était pâle et délicate,

mais belle comme un ange. Ses longs cheveux blonds s'échappaient de son

bonnet de dentelle, et tombaient sur son cou blanc et lisse, orné ça et

là de signes bruns semblables à de petites mouches de velours. Dans

son sommeil, elle avait cette expression raphaélique qu'on avait si

longtemps admirée dans Metella, et dont elle avait conservé la noble

sérénité en dépit des années et des chagrins. En retrouvant sa beauté

dans cette jeune fille, Metella éprouva comme un sentiment d'orgueil

maternel. Elle se rappela son frère, qu'elle avait tendrement aimé, et

qu'elle avait promis de remplacer auprès du dernier rejeton de leur

famille; lady Mowbray était le seul appui de Sarah, elle retrouvait dans

ses traits le beau type de ses nobles ancêtres. En la lui rendant au

couvent avec des larmes de regret, on lui avait dit que son caractère

était angélique comme sa figure. Metella se sentit pénétrée d'intérêt et

d'affection pour cette enfant; elle prit doucement sa petite main pour

la réchauffer dans les siennes; et, se penchant vers elle, elle la baisa

au front.

Sarah s'éveilla, et à son retour regarda Metella; elle la connaissait

fort peu et l'avait vue préoccupée la veille. Naturellement timide, elle

avait osé à peine la regarder. Maintenant, la voyant si belle, avec un

sourire si doux et les yeux humides d'attendrissement, elle retrouva la

confiance caressante de son âge et se jeta à son cou avec joie.

Lady Mowbray la pressa sur son coeur, lui parla de son père, le pleura

avec elle; puis la consola, lui promit sa tendresse et ses soins,

l'interrogea sur sa santé, sur ses goûts, sur ses études, jusqu'à ce que

Sarah, un peu fatiguée du mouvement de la voiture, se rendormit à son

côté.

Metella pensa à Olivier et l'associa intérieurement à la joie qu'elle

éprouvait d'avoir auprès d'elle une si aimable enfant. Mais peu à peu

ses idées prirent une teinte plus sombre; des conséquences qu'elle

n'avait pas encore abordées se présentèrent à son esprit; elle regarda

de nouveau Sarah, mais cette fois avec une inconcevable souffrance

d'esprit et de coeur. La beauté de cette jeune fille lui fit amèrement

sentir ce que la femme doit perdre de sa puissance et de son orgueil en

perdant sa jeunesse. Involontairement elle mit sa main auprès de celle

de Sarah: sa main était toujours belle; mais elle pensa à son visage,

et, regardant celui de sa nièce, «Quelle différence! pensa-t-elle;

comment Olivier fera-t-il pour ne pas s'en apercevoir? Olivier est aussi

beau qu'elle; ils vont s'admirer mutuellement; ils sont bons tous deux,

ils s'aimeront.... Et pourquoi ne s'aimeraient-ils pas? Ils seront frère

et soeur; moi, je serai leur mère.... La mère d'Olivier! Ne le faut-il

pas? n'ai-je pas pensé cent fois qu'il en devait être ainsi! Mais déjà!

Je ne m'attendais pas à trouver une jeune fille, une femme presque dans

cette enfant! Je n'avais pas prévu que ce serait une rivale.... Une

rivale, ma nièce! mon enfant! Quelle horreur! Oh! jamais!»

Lady Mowbray cessa de regarder Sarah; car, malgré elle, sa beauté,

qu'elle avait admirée tout à l'heure avec joie, lui causait maintenant

un effroi insurmontable; le coeur lui battait; elle fatiguait son

cerveau à trouver une pensée de force et de calme à opposer à ces

craintes qui s'élevaient de toutes parts, et que, dans sa première

consternation, elle exagérait sans doute. De temps en temps elle jetait

sur Sarah un regard effaré, comme ferait un homme qui s'éveillerait avec

un serpent dans la main. Elle s'effrayait surtout de ce qui se passait

en elle; elle croyait sentir des mouvements de haine contre cette

orpheline qu'elle devait, qu'elle voulait aimer et protéger. «Mon Dieu,

mon Dieu! s'écriait-elle, vais-je devenir jalouse! Est-ce qu'il va

falloir que je ressemble à ces femmes que la vieillesse rend cruelles,

et qui se font une joie infâme de tourmenter leurs rivales? Est-ce une

horrible conséquence de mes années que de haïr ce qui me porte ombrage?

Haïr Sarah! la fille de mon frère! cette orpheline qui tout à l'heure

pleurait dans mon sein!... Oh! cela est affreux, et je suis un monstre!

«Mais non, ajoutait-elle, je ne suis pas ainsi; je ne peux pas haïr

cette pauvre enfant; je ne peux pas lui faire un crime d'être belle! Je

ne suis pas née méchante; je sens que ma conscience est toujours

jeune, mon coeur toujours bon: je l'aimerai; je souffrirai quelquefois

peut-être, mais je surmonterai cette folie....»

Mais l'idée d'Olivier amoureux de Sarah revenait toujours l'épouvanter,

et ses efforts pour affronter une pareille crainte étaient infructueux.

Elle en était glacée, atterrée; et Sarah, en s'éveillant, trouvait

souvent une expression si sombre et si sévère sur le visage de sa tante

qu'elle n'osait la regarder, et feignait de se rendormir pour cacher le

malaise qu'elle en éprouvait.

Le voyage se passa ainsi, sans que lady Mowbray pût sortir de cette

anxiété cruelle. Olivier ne lui avait jamais donné le moindre sujet

d'inquiétude; il ne se plaisait nulle part loin d'elle, et elle savait

bien qu'aucune femme n'avait jamais eu le pouvoir de le lui enlever;

mais Sarah allait vivre près d'eux, entre eux deux, pour ainsi dire; il

la verrait tous les jours; et, lors même qu'il ne lui parlerait jamais,

il aurait toujours devant les yeux cette beauté angélique à côté de la

beauté flétrie de lady Mowbray; lors même que cette intimité n'aurait

aucune des conséquences que Metella craignait, il y en avait une

affreuse, inévitable; ce serait la continuelle angoisse de cette âme

jalouse, épiant les moindres chances de sa défaite, s'aigrissant dans sa

souffrance, et devenant injuste et haïssable à force de soins pour

se faire aimer! «Pourquoi m'exposerais-je gratuitement à ce tourment

continuel? pensait Metella. J'étais si calme et si heureuse il y a huit

jours! Je savais bien que mon bonheur ne pouvait pas être éternel; mais

du moins il aurait pu durer quelque temps encore. Pourquoi faut-il que

j'aille chercher une ennemie domestique, une pomme de discorde, et que

je l'apporte précieusement au sein de ma joie et de mon repos, qu'elle

va troubler et détruire peut-être à jamais? Je n'aurais qu'un mot à dire

pour faire tourner bride aux postillons et pour reconduire cette petite

fille à son couvent.... Je retournerais plus tard à Paris pour la

marier; Olivier ne la verrait jamais, et, si je dois perdre Olivier, du

moins ce ne serait pas à cause d'elle!»

Mais l'état de langueur de Sarah, l'espèce de consomption qui menaçait

sa vie, imposait à lady Mowbray le devoir de la soigner et de la guérir.

Son noble caractère prit le dessus, et elle arriva chez elle sans avoir

adressé une seule parole dure ou désobligeante à la jeune Sarah.

Olivier vint à leur rencontre sur un beau cheval anglais, qu'il fit

caracoler autour de la voiture pendant deux lieues. En les abordant, il

avait mis pied à terre, et il avait baisé la main de lady Mowbray en

l'appelant, comme à l'ordinaire, sa chère maman. Lorsqu'il se fut

éloigné de la portière, Sarah dit ingénument à lady Mowbray: «Ah! mon

Dieu! chère tante, je ne savais pas que vous aviez un fils; on m'avait

toujours dit que vous n'aviez pas d'enfants?

--C'est mon fils adoptif, Sarah, répondit lady Mowbray; regardez-le

comme votre frère.»

Sarah n'en demanda pas davantage, et ne s'étonna même pas; elle regarda

de côté Olivier, lui trouva l'air noble et doux; mais, réservée comme

une véritable Anglaise, elle ne le regarda plus, et, durant huit jours,

ne lui parla plus que par monosyllabes et en rougissant.

Ce que lady Mowbray voulait éviter par-dessus tout, c'était de laisser

voir ses craintes à Olivier; elle en rougissait à ses propres yeux et ne

concevait pas la jalousie qui se manifeste. Elle était Anglaise

aussi, et fière au point de mourir de douleur plutôt que d'avouer une

faiblesse. Elle affecta, au contraire, d'encourager l'amitié d'Olivier

pour Sarah; mais Olivier s'en tint avec la jeune miss à une prévenance

respectueuse, et la timide Sarah eût pu vivre dix ans près de lui sans

faire un pas de plus.

Lady Mowbray se rassura donc, et commença à goûter un bonheur plus

parfait encore que celui dont elle avait joui jusqu'alors. La fidélité

d'Olivier paraissait inébranlable; il semblait ne pas voir Sarah

lorsqu'il était auprès de Metella, et s'il la rencontrait seule dans la

maison, il l'évitait sans affectation.

Une année s'écoula pendant laquelle Sarah, fortifiée par l'exercice

et l'air des montagnes, devint tellement belle que les jeunes gens de

Genève ne cessaient d'errer autour du parc de lady Mowbray pour tâcher

d'apercevoir sa nièce.

Un jour que lady Mowbray et sa nièce assistaient à une fête villageoise

aux environs de la ville, un de ces jeunes gens s'approcha très-près de

Sarah et la regarda presque insolemment. La jeune fille effrayée saisit

vivement le bras d'Olivier et le pressa sans savoir ce qu'elle faisait.

Olivier se retourna, et comprit en un instant le motif de sa frayeur. Il

échangea d'abord des regards menaçants et bientôt des paroles sérieuses

avec le jeune homme. Le lendemain, Olivier quitta le château de bonne

heure et revint à l'heure du déjeuner; mais, malgré son air calme, lady

Mowbray s'aperçut bientôt qu'il souffrait, et le força de s'expliquer.

Il avoua qu'il venait de se battre avec l'homme qui avait regardé

insolemment miss Mowbray, et qu'il l'avait grièvement blessé; mais il

l'était lui-même, et Metella l'ayant forcé de retirer sa main, qu'il

tenait dans sa redingote, vit qu'il l'était assez sérieusement. Elle

s'occupait avec anxiété des soins qu'il fallait donner à cette blessure

lorsqu'en se retournant vers Sarah, elle vit qu'elle s'était évanouie

auprès de la fenêtre. Cette excessive sensibilité parut naturelle à

Olivier, dans une personne d'une complexion aussi délicate; mais lady

Mowbray y fit une attention plus marquée.

Lorsque Metella eut secouru sa nièce, et qu'elle se trouva seule avec

Olivier, elle lui demanda le motif et les détails de son affaire. Elle

n'avait rien vu de ce qui s'était passé la veille; elle était dans ce

moment à plusieurs pas en avant de sa nièce et d'Olivier, et donnait le

bras à une autre personne. Olivier tâcha d'éluder ses questions; mais

comme lady Mowbray le pressait de plus en plus, il raconta avec beaucoup

de répugnance que miss Mowbray ayant été regardée insolemment par un

jeune homme d'assez mauvais ton, il s'était placé entre elle et ce jeune

homme; celui-ci avait affecté de se rapprocher encore pour le braver,

et Olivier avait été forcé de le pousser rudement pour l'empêcher de

froisser le bras de Sarah, qui se pressait tout effrayée contre son

défenseur. Les deux adversaires s'étaient donc donné rendez-vous dans

des termes que Sarah n'avait pas compris, et, au bout d'une heure, après

que les dames étaient montées en voiture, Olivier avait été retrouver

le jeune homme et lui demander compte de sa conduite. Celui-ci avait

soutenu son arrogance; et, malgré les efforts des témoins de la scène

pour l'engager à reconnaître son tort, il s'était obstiné à braver

Olivier; il lui avait même fait entendre assez grossièrement qu'on le

regardait comme l'amant de miss Sarah, en même temps que celui de sa

tante, et que, quand on promenait en public le scandale de pareilles

relations, on devait être prêt à en subir les conséquences.

Olivier n'avait donc pas hésité à se constituer le défenseur de Sarah,

et, tout en repoussant avec mépris ces imputations ignobles, il avait

versé son sang pour elle. «Je suis prêt à recommencer demain s'il le

faut, dit-il à lady Mowbray, que ces calomnies avaient jetée dans la

consternation. Vous ne devez ni vous affliger ni vous effrayer; votre

nièce est sous ma protection, et je me conduirai comme si j'étais son

père. Quant à vous, votre nom suffira auprès des gens de bien pour

garder le sien à l'abri de toute atteinte.»

Lady Mowbray feignit de se calmer; mais elle ressentit une profonde

douleur de l'affront fait à sa nièce. Ce fut dans ce moment qu'elle

comprit toute l'affection que cette aimable enfant lui inspirait. Elle

s'accusa de l'avoir amenée auprès d'elle pour la rendre victime de la

méchanceté de ces provinciaux, et s'effraya de sa situation; car elle

n'y voyait d'autre remède que d'éloigner Olivier de chez elle tant que

Sarah y demeurerait.

L'idée d'un sacrifice au-dessus de ses forces, mais qu'elle croyait

devoir à la réputation de sa nièce, la tourmenta secrètement sans

qu'elle pût se décider à prendre un parti.

Elle remarqua quelques jours après que Sarah paraissait moins timide

avec Olivier, et qu'Olivier, de son côté, lui montrait moins de

froideur. Lady Mowbray en souffrit; mais elle pensa qu'elle devait

encourager cette amitié au lieu de la contrarier, et elle la vit croître

de jour en jour sans paraître s'en alarmer.

Peu à peu Olivier et Sarah en vinrent à une sorte de familiarité. Sarah,

il est vrai, rougissait toujours en lui parlant, mais elle osait lui

parler, et Olivier était surpris de lui trouver autant d'esprit et de

naturel. Il avait eu contre elle une sorte de prévention qui s'effaçait

de plus en plus. Il aimait à l'entendre chanter; il la regardait souvent

peindre des fleurs, et lui donnait des conseils. Il en vint même à lui

montrer la botanique et à se promener avec elle dans le jardin. Un jour

Sarah témoignait le regret de ne plus monter à cheval. Lady Mowbray,

indisposée depuis quelque temps, ne pouvait plus supporter cette

fatigue; ne voulant pas priver sa nièce d'un exercice salutaire, elle

pria Olivier de monter à cheval avec elle dans l'intérieur du parc, qui

était fort grand, et où miss Mowbray pût se livrer à l'innocent plaisir

de galoper pendant une heure ou deux tous les jours.

Ces heures étaient mortelles pour Metella. Après avoir embrassé sa nièce

au front et lui avoir fait un signe d'amitié, en la voyant s'éloigner

avec Olivier, elle restait sur le perron du château, pâle et consternée

comme si elle les eût vus partir pour toujours; puis elle allait

s'enfermer dans sa chambre et fondait en larmes. Elle s'enfonçait

quelquefois furtivement dans les endroits les plus sombres du parc, et

les apercevait au loin, lorsqu'ils franchissaient rapidement tous les

deux les arcades de lumière qui terminaient le berceau des allées.

Mais elle se cachait aussitôt dans la profondeur du taillis, car elle

craignait d'avoir l'air de les observer, et rien au monde ne l'effrayait

tant que de paraître ridicule et jalouse.

Un jour qu'elle était dans sa chambre et qu'elle pleurait, le front

appuyé sur le balcon de sa fenêtre, Sarah et Olivier passèrent au galop;

ils rentraient de leur promenade; les pieds de leurs chevaux soulevaient

des tourbillons de sable; Sarah était rouge, animée, aussi souple, aussi

légère que son cheval, avec lequel elle ne semblait faire qu'un; Olivier

galopait à son côté; ils riaient tous les deux de ce bon rire franc

et heureux de la jeunesse qui n'a pas d'autre motif qu'un besoin

d'expansion, de bruit et de mouvement. Ils étaient comme deux enfants

contents de crier et de se voir courir. Metella tressaillit et se cacha

derrière son rideau pour les regarder. Tant de beauté, d'innocence et de

douceur brillait sur leurs fronts, qu'elle en fut attendrie. «Ils sont

faits l'un pour l'autre; la vie s'ouvre devant eux, pensa-t-elle,

l'avenir leur sourit, et moi je ne suis plus qu'une ombre que le tombeau

semble réclamer....» Elle entendit bientôt les pas d'Olivier qui

approchait de sa chambre; s'asseyant précipitamment devant sa toilette,

elle feignit de se coiffer pour le dîner.

Olivier avait l'air content et ouvert; il lui baisa tendrement les

mains, et lui remit de la part de Sarah, qui était allée se débarrasser

de son amazone, un gros bouquet d'hépatiques qu'elle avait cueillies

dans le parc. «Vous êtes donc descendus de cheval? dit lady Mowbray.

--Oui, répondit-il; Sarah, en apercevant toutes ces fleurs dans la

clairière, a voulu absolument vous en apporter, et, avant que j'eusse

pris la bride de son cheval, elle avait sauté sur le gazon. Je lui ai

servi de page, et j'ai tenu sa monture pendant qu'elle courait comme

un petit chevreau après les fleurs et les papillons. Ma bonne Metella,

votre nièce n'est pas ce que vous croyez. Ce n'est pas une petite fille,

c'est une espèce d'oiseau déguisé. Je le lui ai dit, et je crois qu'elle

rit encore.

--Je vois avec plaisir, dit lady Mowbray avec un sourire mélancolique,

que ma Sarah est devenue gaie. Chère enfant! elle est si aimable et si

belle!

--Oui, elle est jolie, dit Olivier, elle a une physionomie que j'aime

beaucoup. Elle a l'air intelligent et bon; elle vous ressemble, Metella;

je ne l'ai jamais tant trouvé qu'aujourd'hui. Elle a votre son de voix

par instants.

--Je suis heureuse de voir que vous l'aimez enfin, cette pauvre petite!

dit lady Mowbray. Dans les commencements, elle vous déplaisait,

convenez-en?

--Non, elle me gênait, et voilà tout.

--Et à présent, dit Metella en faisant un violent effort sur elle-même

pour conserver un air calme et doux, vous voyez bien qu'elle ne vous

gêne plus.

--Je craignais, dit Olivier, qu'elle ne fût pas avec vous ce qu'elle

devait être; à présent, je vois qu'elle vous comprend, qu'elle vous

apprécie, et cela me fait plaisir. Je ne suis pas seul à vous aimer ici.

Je puis parler de vous à quelqu'un qui m'entend, et qui vous aime autant

qu'un autre que moi peut vous aimer.»

Sarah entra en cet instant en s'écriant: «Eh bien! chère tante, vous

a-t-il remis le bouquet de ma part? C'est un méchant homme que M. votre

fils. Il me l'a presque ôté de force pour vous l'apporter lui-même. Il

est aussi jaloux que votre petit chien, qui pleure quand vous caressez

ma chevrette.»

Lady Mowbray embrassa la jeune fille, et se dit qu'elle devait se

trouver heureuse d'être aimée comme une mère.

Quelques jours après, tandis que les deux enfants de lady Mowbray (c'est

ainsi qu'elle les appelait) faisaient leur promenade accoutumée, elle

entra dans la chambre de Sarah pour prendre un livre et ramassa un petit

coin de papier déchiré qui était sur le bord d'une tablette. Au milieu

de mots interrompus qui ne pouvaient offrir aucun sens, elle lut

distinctement le nom d'Olivier, suivi d'un grand point d'exclamation.

C'était l'écriture de Sarah. Lady Mowbray jeta un regard sur les

meubles. Le secrétaire et les tiroirs étaient fermés avec soin; toutes

les clefs en étaient retirées. Il ne convenait pas au caractère de lady

Mowbray de faire d'autre enquête. Elle sortit cependant pour résister

aux suggestions d'une curiosité inquiète.

Lorsque Sarah rentra de la promenade, lady Mowbray remarqua qu'elle

était fort pâle et que sa voix tremblait. Un sentiment d'effroi mortel

passa dans l'âme de Metella. Elle remarqua pendant le dîner que Sarah

avait pleuré, et le soir elle était si abattue et si triste qu'elle

ne put s'empêcher de la questionner. Sarah répondit qu'elle était

souffrante, et demanda à se retirer.

Lady Mowbray interrogea Olivier sur sa promenade. Il lui répondit, avec

le calme d'une parfaite innocence, que Sarah avait été fort gaie toute

la première heure, qu'ensuite ils avaient été au pas et en causant;

qu'elle ne se plaignait d'aucune douleur, et que c'était lady Mowbray

qui, en rentrant, l'avait fait apercevoir de sa pâleur.

En quittant Olivier, lady Mowbray, inquiète de sa nièce, se rendit à sa

chambre, et, avant d'entrer, elle y jeta un coup d'oeil par la porte

entr'ouverte. Sarah écrivait. Au léger bruit que fit Metella, elle

tressaillit et cacha précipitamment son papier, jeta sa plume et saisit

un livre; mais elle n'avait pas eu le temps de l'ouvrir que lady Mowbray

était auprès d'elle. «Vous écriviez, Sarah? lui dit-elle d'un ton grave

et doux cependant.

--Non, ma tante, répondit Sarah dans un trouble inexprimable.

--Ma chère fille, est-il possible que vous me fassiez un mensonge!»

Sarah baissa la tête et resta toute tremblante.

«Qu'est-ce que vous écriviez, Sarah? continua lady Mowbray avec un calme

désespérant.

--J'écrivais ... une lettre, répondit Sarah au comble de l'angoisse.

--A qui, ma chère? continua Metella.

--A Fanny Hurst, mon amie de couvent.

--Cela n'a rien de répréhensible, ma chère; pourquoi donc vous

cachez-vous?

--Je ne me cachais pas, ma tante, répondit Sarah en essayant de

reprendre courage. Mais sa confusion n'échappa point au regard sévère de

lady Mowbray.

--Sarah, lui dit-elle, je n'ai jamais surveillé votre correspondance.

J'avais une telle confiance en vous que j'aurais cru vous outrager en

vous demandant à voir vos lettres. Mais si j'avais pensé qu'il pût

exister un secret entre vous et moi, j'aurais regardé comme un devoir de

vous en demander l'aveu. Aujourd'hui, je vois que vous en avez un, et je

vous le demande.

--O ma tante! s'écria Sarah éperdue.

--Sarah, si vous me refusiez, dit Metella avec beaucoup de douceur et en

même temps de fermeté, je croirais que vous avez dans le coeur quelque

sentiment coupable, et je n'insisterais pas, car rien n'est plus opposé

à mon caractère que la violence. Mais je sortirais de votre chambre le

coeur navré, car je me dirais que vous ne méritez plus mon estime et mon

affection.

--O ma chère tante, ma mère! ne dites pas cela!» s'écria miss Mowbray en

se jetant tout en larmes aux pieds de Metella.

Metella craignit de se laisser attendrir; et, lui retirant sa main, elle

rassembla toutes ses forces pour lui dire froidement: «Eh bien! miss

Mowbray, refusez-vous de me remettre le papier que vous écriviez?»

Sarah obéit, voulut parler, et tomba demi-évanouie sur son fauteuil.

Lady Mowbray résista au sentiment d'intérêt qui luttait chez elle contre

un sentiment tout contraire. Elle appela la femme de chambre de Sarah,

lui ordonna de la soigner, et courut s'enfermer chez elle pour lire la

lettre. Elle était ainsi conçue:

«Je vous ai promis depuis longtemps, \_dearest\_ Fanny, l'aveu de mon

secret. Il est temps enfin que je tienne ma promesse. Je ne pouvais pas

confier au papier une chose si importante sans trouver un moyen de vous

faire parvenir directement ma lettre. Maintenant je saisis l'occasion

d'une personne que nous voyons souvent ici, et qui part pour Paris. Elle

veut bien se charger de vous porter de ma part des minéraux et un petit

herbier. Elle vous demandera au parloir et vous remettra le paquet et la

lettre, qui de cette manière ne passera pas par les mains de madame la

supérieure. Ne me grondez donc pas, ma chère amie, et ne dites pas que

je manque de confiance en vous. Vous verrez, en lisant ma lettre,

qu'il ne s'agit plus de bagatelles comme celles qui nous occupaient au

couvent. Ceci est une affaire sérieuse, et que je ne vous confie pas

sans un grand trouble d'esprit. Je crois que mon coeur n'est pas

coupable, et cependant je rougis comme si j'allais paraître devant un

confesseur. Il y a plusieurs jours que je veux vous écrire. J'ai fait

plus de dix lettres que j'ai toutes déchirées; enfin je me décide; soyez

indulgente pour moi, et si vous me trouvez imprudente et blâmable,

reprenez-moi doucement.

«Je vous ai parlai d'un jeune homme qui demeure ici avec nous, et qui

est le fils adoptif de ma tante. La première fois que je le vis, c'était

le jour de notre arrivée, je fus tellement troublée que je n'osai pas le

regarder. Je ne sais pas ce qui se passa en moi lorsqu'il entra à demi

dans la calèche pour baiser les mains de ma tante; il le fit avec tant

de tendresse que je me sentis tout émue, et que je compris tout de suite

la bonté de son coeur; mais il se passa plus de six mois avant que je

connusse sa figure, car je n'osai jamais le regarder autrement que de

profil. Ma tante m'avait dit: «Sarah, regardez Olivier comme votre

frère!» Je me livrai donc d'abord à une joie intérieure que je croyais

très-légitime. Il me semblait doux d'avoir un frère; et s'il m'eût

traitée tout de suite comme sa soeur, peut-être n'aurais-je jamais songé

à l'aimer autrement!... Hélas! vous voyez quel est mon malheur, Fanny;

j'aime, et je crois que je ne serai jamais unie à celui que j'aime. Pour

vous dire comment j'ai eu l'imprudence d'aimer ce jeune homme, je ne

le puis pas; en vérité, je n'en sais rien moi-même, et c'est une bien

affreuse fatalité. Imaginez-vous qu'au lieu de me parler avec la

confiance et l'abandon d'un frère, il a passé plus d'un an sans

m'adresser plus de trois paroles par jour; si bien que je crois que tous

nos entretiens durant tout ce temps-là tiendraient à l'aise dans une

page d'écriture. J'attribuais cette froideur à sa timidité; mais, le

croiriez-vous? il m'a avoué depuis qu'il avait pour moi une espèce

d'antipathie avant de me connaître. Comment peut-on haïr une personne

qu'on n'a jamais vue et qui ne vous a fait aucun mal? Cette injustice

aurait dû m'empêcher de prendre de l'attachement pour lui. Eh bien!

c'est tout le contraire, et je commence à croire que l'amour est une

chose tout à fait involontaire, une maladie de l'âme à laquelle tous nos

raisonnements ne peuvent rien.

«J'ai été bien longtemps sans comprendre ce qui se passait en moi.

J'avais tellement peur de M. Olivier que je croyais parfois avoir aussi

de l'éloignement pour lui. Je le trouvais froid et orgueilleux; et

cependant, lorsqu'il parlait à ma tante il changeait tellement d'air et

de langage, il lui rendait des soins si délicats, que je ne pouvais pas

m'empêcher de le croire sensible et généreux.

«Une fois je passais au bout de la galerie, je le vis à genoux auprès de

ma tante; elle l'embrassait, et tous deux semblaient pleurer. Je passai

bien vite et sans qu'on m'aperçût; mais je ne saurais vous rendre

l'émotion que cette scène touchante me causa. J'en fus agitée toute la

nuit, et je me surpris plusieurs fois à désirer d'avoir l'âge de ma

tante, afin d'être aimée comme une mère par celui qui ne voulait pas

m'aimer comme une soeur.

«Je compris mes véritables sentiments à l'occasion du duel dont je vous

ai parlé. Je ne vous ai pas nommé la personne qui me donnait le bras et

qui se battit pour moi; je vous ai dit que c'était un ami de la maison:

c'était M. Olivier. Lorsqu'il revint, il était fort pâle, et tenait sa

main dans sa redingote; ma tante se douta de la vérité et le força de

nous la montrer. Je ne sais si cette main était ensanglantée. Il me

sembla voir du sang sur le linge qui l'enveloppait, et je sentis tout le

mien se retirer vers mon coeur. Je m'évanouis, ce qui fut bien imprudent

et bien malheureux; mais je crois qu'on ne se douta de rien. Quand je

revis M. Olivier, je ne pus m'empêcher de le remercier de ce qu'il avait

fait pour moi; et, tout en voulant parler, je me mis à pleurer comme

une sotte. Je ne sais pourquoi je n'avais jamais pu me décider à le

remercier devant ma tante. Peut-être que ce fut un mauvais sentiment qui

me fit attendre un moment où j'étais seule avec lui. Je ne sais pas

ce qu'il y avait de coupable à le faire, et cependant je me le suis

toujours reproché comme une dissimulation envers lady Mowbray. J'avais

espéré, je crois, être moins timide devant une seule personne que devant

deux. Mais ce fut encore pis; je sentis que j'étouffais, et j'eus comme

un vertige, car je ne m'aperçus pas que M. Olivier me pressait les

mains. Quand je revins à moi, mes mains étaient dans les siennes, et il

me dit plusieurs choses que je n'entendis pas. Je sais seulement qu'il

me dit en s'en allant: «Ma chère miss Mowbray, je suis touché de votre

amitié; mais, en vérité, il ne faut pas que vous pleuriez pour cette

égratignure.» Depuis ce temps, sa conduite envers moi a été toute

différente, et il a été d'une bonté et d'une obligeance qui ont achevé

de me gagner le coeur. Il me donne des leçons, il corrige mes dessins,

il fait de la musique avec moi; ma tante semble prendre un grand plaisir

à nous voir si unis. Elle nous fait monter à cheval ensemble, elle nous

force à nous donner la main pour nous raccommoder; car il arrive souvent

que, tout en riant, nous finissons par disputer et nous bouder un peu.

Moi, j'étais tout à fait à l'aise avec lui, j'étais heureuse, et j'avais

la vanité de croire qu'il m'aimait. Il me le disait du moins, et je

m'imaginais que, quand on s'aime seulement d'amitié, et qu'on se

souvient sous les rapports de la fortune et de l'éducation, il est

tout simple qu'on se marie ensemble. La conduite de ma tante semblait

autoriser en moi cette espérance, et je pensais qu'on me trouvait encore

trop jeune pour m'en parler. Dans ces idées, j'étais aussi heureuse

qu'il est permis de l'être; je ne désirais rien sur la terre que la

continuation d'une semblable existence. Mais, hélas! ce rêve s'est

effacé, et le désespoir depuis ce matin....»

Ici la lettre avait été interrompue par l'arrivée de lady Mowbray.

Metella laissa tomber la lettre, et cachant son visage dans ses mains,

elle resta plongée dans une morne consternation. Elle demeura ainsi

jusqu'à une heure du matin, s'accusant de tout le mal et cherchant en

vain comment elle pourrait le réparer. Enfin, elle céda à un besoin

instinctif et se rendit à la chambre de sa nièce. Tout le monde dormait

dans la maison; le temps était superbe, la lune éclairait en plein la

façade du château, et répandait de vives clartés dans les galeries, dont

toutes les fenêtres étaient ouvertes. Metella les traversa lentement et

sans bruit, comme une ombre qui glisse le long des murs. Tout à coup

elle se trouva face à face avec Sarah, qui, les pieds nus et vêtue d'un

peignoir de mousseline blanche, allait à sa rencontre; elles ne se

virent que quand elles traversèrent l'une et l'autre un angle lumineux

des murs. Lady Mowbray surprise continua de s'avancer pour s'assurer que

c'était Sarah; mais la jeune fille, voyant venir à elle cette grande

femme pâle, traînant sur le pavé de la galerie sa longue robe de chambre

en velours noir, fut saisie d'effroi. Cette figure morne et sombre

ressemblait si peu à celle qu'elle avait habitude de voir à sa tante,

qu'elle crut rencontrer un spectre et faillit tomber évanouie; mais elle

fut aussitôt rassurée par la voix de lady Mowbray, qui était pourtant

froide et sévère.

«Que faites-vous ici à cette heure, Sarah, et où allez-vous?

--Chez vous, ma tante, répondit Sarah sans hésiter.

--Venez, mon enfant,» lui dit lady Mowbray en prenant son bras sous le

sien.

Elles regagnèrent en silence l'appartement de Metella. Le calme, la

nuit et le chant joyeux des rossignols contrastaient avec la tristesse

profonde dont ces deux femmes étaient accablées.

Lady Mowbray ferma les portes et attira sa nièce sur le balcon de sa

chambre. Là elle s'assit sur une chaise et la fit asseoir à ses pieds

sur un tabouret; elle attira sa tête sur ses genoux et prit ses mains

dans les siennes, que Sarah couvrit de larmes et de baisers.

«Oh! ma tante, ma chère tante, pardonnez-moi, je suis coupable....

--Non, Sarah, vous n'êtes pas coupable; je n'ai qu'un reproche à vous

faire, c'est d'avoir manqué de confiance en moi. Votre réserve a fait

tout le mal, mon enfant; maintenant il faut être franche, il faut tout

me dire ... tout ce que vous savez....»

Lady Mowbray prononça ces paroles dans une angoisse mortelle; et en

attendant la réponse de sa nièce, elle sentit son front se couvrir de

sueur. Sarah avait-elle découvert à quel titre Olivier vivait, ou du

moins avait vécu auprès d'elle durant plusieurs années? Lady Mowbray ne

savait pas quelle raison Sarah pouvait avoir pour renoncer tout à coup à

une espérance si longtemps nourrie en secret, et frémissait d'entendre

sortir de sa bouche des reproches qu'elle croyait mériter. Un poids

énorme fut ôté de son coeur lorsque Sarah lui répondit avec assurance:

«Oui, ma tante, je vous dirai tout; que ne vous ai-je dit plus tôt mes

folles pensées! Vous m'auriez empêchée de m'y livrer; car vous saviez

bien que votre fils ne pouvait pas m'épouser....

--Mais, Sarah, quelles sont vos raisons pour le croire?.... qui vous l'a

donc dit?

--Olivier, répondit Sarah. Ce matin, nous causions de choses

indifférentes dans le parc; nous étions près de la grille qui donne

sur la route. Une noce vint à passer, nous nous arrêtâmes pour voir la

figure des mariés; je remarquai qu'ils avaient l'air timide. «Ils ont

l'air triste, répondit Olivier. Comment ne l'auraient-ils pas? Quelle

chose stupide et misérable qu'un jour de noce!--Eh quoi! lui dis-je,

vous voudriez qu'on se mariât en secret? Ce serait encore bien plus

triste.--Je voudrais qu'on ne se mariât pas du tout, répondit-il; pour

moi, j'ai le mariage en horreur et je ne me marierai jamais.» Oh! ma

chère tante, cette parole m'enfonça un poignard dans le coeur; en

même temps elle me sembla si extraordinaire, que j'eus la hardiesse

d'insister et de lui dire, en affectant de plaisanter: «Vous

ne savez guère ce que vous ferez à cet égard-là.» Il me répondit avec

beaucoup d'empressement, et comme s'il eût eu l'intention de m'ôter

toute présomption: «Soyez sûre de ce que je vous dis, miss; j'ai fait

un serment devant Dieu, et je le tiendrai.» La honte et la douleur me

rendirent silencieuse, et j'ai fait de vains efforts toute la journée

pour cacher mon désespoir....

Sarah fondit en larmes. Metella, soulagée d'une affreuse inquiétude, fut

pendant quelque instants insensible à la douleur de sa nièce. Olivier

n'aimait pas Sarah! En vain elle l'aimait, en vain elle était jeune,

riche et belle; il ne voulait pas d'autre affection intime, pas d'autre

bonheur domestique que celui qu'il avait goûté auprès de lady Mowbray.

Un instant livrée à une reconnaissance égoïste, à une secrète gloire de

son coeur enivré, elle laissa pleurer la pauvre Sarah, et oublia que son

triomphe avait fait une victime. Mais sa cruauté ne fut pas de longue

durée; la passion de lady Mowbray pour Olivier prenait sa source dans

une âme chaleureuse ouverte à toutes les tendresses qui embellissent les

femmes. Elle aimait Sarah presque autant qu'Olivier, car elle l'aimait

comme une mère aime sa fille. La vue de sa douleur brisa le coeur de

Metella; elle avait bien des torts à se reprocher! Elle aurait dû

prévoir les conséquences d'un rapprochement continuel entre ces deux

jeune gens. Déjà la malignité des voisins lui avait signalé un grave

inconvénient de cette situation. Elle avait résisté à cet avertissement,

et maintenant le bonheur de Sarah était compromis plus encore que sa

réputation.

Elle la pressa dans ses bras en pleurant, et dans le premier instant de

sa compassion et de sa tendresse elle pensa à lui sacrifier son amour.

«Non, lui dit-elle, égarée par un sentiment de générosité exaltée,

Olivier n'a pas fait de serment; il est libre, il peut vous épouser;

qu'il vous aime, qu'il vous rende heureuse, et je vous bénirai tous

deux. Ce ne sera pas moi qui m'opposerai à l'union de deux êtres qui

sont ce que j'ai de plus cher au monde....

--Oh! je le crois bien, ma bonne tante! s'écria Sarah en se jetant de

nouveau à son cou; mais c'est lui qui ne m'aime pas! Que faire à cela?

--Il ne vous a pas dit qu'il ne vous aimait pas? Est-ce qu'il vous l'a

dit, Sarah?

--Non, mais pourquoi se dit-il engagé? Oh! peut-être qu'il l'est en

effet. Il a quelque raison que vous ne connaissez pas! Il aime une

femme, il est marié en secret peut-être.

--Je l'interrogerai, je saurai ce qu'il pense, répondit Metella; je

ferai pour vous, ma fille, tout ce qui dépendra de moi. Si je ne puis

rien, ma tendresse vous restera.

--Oh! oui, ma mère! toujours, toujours!» s'écria Sarah en se jetant à

ses pieds.

Apaisée par les promesses hasardées de sa tante, Sarah se retira plus

tranquille. Metella la mit au lit elle-même, lui fit prendre une potion

calmante, et ne la quitta que quand elle eut cessé de soupirer dans

son sommeil, comme font les enfants qui s'endorment en pleurant et qui

sanglotent encore à demi en rêvant.

Lady Mowbray ne dormit pas; elle était rassurée sur certains points,

mais à l'égard des autres elle était en proie à mille agitations, et ne

voyait pas d'issue à la position délicate où elle avait placé la pauvre

Sarah. La pensée d'engager Olivier à l'épouser n'avait pu prendre de

consistance dans son esprit; vainement eût-elle sacrifié cette jalousie

de femme qu'elle combattait si généreusement depuis plus d'une année. Il

y a dans la vie des rapports qui deviennent aussi sacrés que si les lois

les eussent sanctionnés, et Olivier lui-même n'eût pas pu oublier qu'il

avait regardé Sarah comme sa fille.

Incapable de se retirer elle-même de cette perplexité, lady Mowbray

résolut d'attendre quelques jours pour prendre un parti; elle chercha

à se persuader que la passion de Sarah n'était peut-être pas aussi

sérieuse que dans ses romanesques confidences la jeune fille se

l'imaginait; ensuite, Olivier pouvait, par sa froideur, l'en guérir

mieux que tous les raisonnements. Elle alla retrouver Sarah le

lendemain, lui dit qu'elle avait réfléchi, et que le résultat de ses

réflexions était celui-ci: il était impossible d'interroger Olivier sur

ses intentions, et de lui demander l'explication de ses paroles de la

veille sans lui laisser deviner l'impression qu'elles avaient produite

sur miss Mowbray, et sans lui faire soupçonner l'importance qu'elle y

attachait. «Dans la situation où vous êtes vis-à-vis de lui, dit-elle,

le premier point, le plus important de tous, c'est de ne pas avouer que

vous aimez sans savoir si l'on vous aime.

--Oh! certainement, ma tante, dit Sarah en rougissant.

--Il n'est pas besoin sans doute, mon enfant, que je fasse appel à vôtre

pudeur et à votre fierté; l'une et l'autre doivent vous suggérer une

grande prudence et beaucoup d'empire sur vous-même....

--Oh! certes, ma tante, reprit la jeune Anglaise avec un mélange

d'orgueil et de douleur qui lui donna l'expression d'une vierge martyre

de Titien.

--Si mon fils, poursuivit Metella, est réellement lié au célibat par

quelque engagement qu'il ne puisse pas confier, même à moi, il faudra

bien, Sarah, que vous vous sépariez l'un de l'autre....

--Oh! s'écria Sarah effrayée, est-ce que vous me chasseriez de chez

vous? est-ce qu'il faudrait retourner au couvent ou en Angleterre? Loin

de lui, loin de vous, toute seule!... Oh! j'en mourrais! Après avoir été

tant aimée!

--Non, dit Metella d'une voix grave, je ne t'abandonnerai jamais; je te

suis nécessaire: nous sommes liées l'une à l'autre pour la vie.»

En parlant ainsi elle posa ses deux mains sur la tête blonde de Sarah,

et leva les yeux au ciel d'un air solennel et sombre. En se consacrant à

cette enfant de son adoption, elle sentait combien étaient terribles

les devoirs qu'elle s'était imposés envers elle, puisqu'il faudrait

peut-être lui sacrifier le bonheur de toute sa vie, la société

d'Olivier.

«Me promettez-vous du moins, continua-t-elle, que si, après avoir fait

tout ce qui dépendra de moi pour votre bonheur, je ne réussis pas à

fermer cette plaie de votre âme, vous ferez tous vos efforts pour vous

guérir? Ai-je affaire à une enfant romanesque et entêtée, ou bien à une

jeune fille forte et courageuse?

--Doutez-vous de moi? dit Sarah.

--Non, je ne doute pas de toi; tu es une Mowbray, tu dois savoir

souffrir en silence.... Allez vous coiffer, Sarah, et tâchez d'être

aussi soignée dans votre toilette, aussi calme dans votre maintien que

de coutume. Nous allons attendre quelques jours encore avant de décider

de notre avenir. Jurez-moi que vous n'écrirez à aucune de vos amies,

que je serai votre seule confidente, votre seul conseil, et que vous

travaillerez à être digne de ma tendresse.»

Sarah jura, en pleurant, de faire tout ce que désirait sa tante: mais,

malgré tous ses efforts, son chagrin fut si visible qu'Olivier s'en

aperçut dès le premier instant. Il regarda lady Mowbray et trouva la

même altération sur ses traits. Les vérités qu'il avait confusément

entrevues brillèrent à son esprit; les pensées qui, par bouffées

brûlantes, avaient traversé son cerveau à de rares intervalles,

revinrent l'embraser. Il fut effrayé de ce qui se passait en lui et

autour de lui; il prit son fusil et sortit. Après avoir tué quelques

innocentes volatiles, il rentra plus fort, trouva les deux femmes plus

calmes, et la soirée s'écoula assez doucement. Quand on a l'habitude

de vivre ensemble, quand on s'est compris si bien que durant longtemps

toutes les idées, tous les intérêts de la vie privée ont été en commun,

il est presque impossible que le charme dès relations se rompe tout

à coup sur une première atteinte. Les jours suivants virent donc se

prolonger cette intimité, dont aucun des trois n'avait altéré la douceur

par sa faute. Néanmoins la plaie allait s'élargissant dans le coeur de

ces trois personnes. Olivier ne pouvait plus douter de l'amour de Sarah

pour lui; il en avait toujours repoussé l'idée, mais maintenant tout le

lui disait, et chaque regard de Metella, quelle qu'en fût l'expression,

lui en donnait une confirmation irrécusable. Olivier chérissait si

réellement, si tendrement sa mère adoptive, il avait connu auprès d'elle

une manière d'aimer si paisible et si bienfaisante, qu'il s'était cru

incapable d'une passion plus vive; il s'était donc livré en toute

sécurité au danger d'avoir pour soeur une créature vraiment angélique.

A mesure que ses sentiments pour Sarah devenaient plus vifs, il

réussissait à se tranquilliser en se disant que Metella lui était

toujours aussi chère; et en cela il ne se trompait pas; seulement pour

l'une l'amour prenait la place de l'amitié, et pour l'autre l'amitié

avait remplacé l'amour. L'âme de ce jeune homme était si bonne et si

ardente qu'il ne savait pas se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Mais quand il crut s'en être assuré, il ne transigea point avec sa

conscience: il résolut de partir. La tristesse de Sarah, sa douceur

modeste, sa tendresse réservée et pleine d'une noble fierté, achevèrent

de l'enthousiasmer; expansif et impressionnable comme il l'était, il

sentit qu'il ne serait pas longtemps maître de son secret, et ce qui

acheva de le déterminer, ce fut de voir que Metella l'avait deviné.

En effet, lady Mowbray connaissait trop bien toutes les nuances de son

caractère, tous les plis de son visage, pour n'avoir pas pénétré, avant

lui-même peut-être, ce qu'il éprouvait auprès de Sarah. Ce fut pour elle

le dernier coup; car, en dépit de sa bonté, de son dévouement et de

sa raison, elle aimait toujours Olivier comme aux premiers jours. Ses

manières avec lui avaient pris cette dignité que le temps, qui sanctifie

les affections, devait nécessairement apporter; mais le coeur de cette

femme infortunée était aussi jeune que celui de Sarah. Elle devint

presque folle de douleur et d'incertitude: devait-elle laisser sa nièce

courir les dangers d'une passion partagée? devait-elle favoriser un

mariage qui lui semblait contraire à toute délicatesse d'esprit et de

moeurs? Mais pouvait-elle s'y opposer, si Olivier et Sarah le désiraient

tous deux? Cependant il fallait s'expliquer, sortir de ces perplexités,

interroger Olivier sur ses intentions; mais à quel titre? Était-ce

l'amante désespérée d'Olivier, ou la mère prudente de Sarah qui devait

provoquer un aveu aussi difficile à faire pour lui?

Un soir, Olivier parla d'un voyage de quelques jours qu'il allait faire

à Lyon; lady Mowbray, dans la position désespérée où elle était

réduite, accepta cette nouvelle avec joie, comme un répit accordé à ses

souffrances. Le lendemain, Olivier fit seller son cheval pour aller

à Genève, où il devait prendre la poste. Il vint à l'entrée du salon

prendre congé des dames; Sarah, dont il baisa la main pour la première

fois de sa vie, fut si troublée qu'elle n'osa pas lever les yeux sur

lui; Metella, au contraire, l'observait attentivement; il était fort

pâle et calme, comme un homme qui accomplit courageusement un

devoir rigoureux. Il embrassa lady Mowbray, et alors sa force parut

l'abandonner; des larmes roulèrent dans ses yeux, sa main trembla

convulsivement en lui glissant un lettre humide....

Il se précipita dehors, monta à cheval et partit au galop. Metella resta

sur le perron jusqu'à ce qu'elle n'entendît plus les pas de son cheval.

Alors elle mit une main sur son coeur, pressa le billet de l'autre, et

comprit que tout était fini pour elle.

Elle rentra dans le salon. Sarah, penchée sur sa broderie, feignait de

travailler pour prouver à sa tante qu'elle avait du courage et savait

tenir sa promesse; mais elle était aussi pâle que Metella, et, comme

elle, elle ne sentait plus battre son coeur.

Lady Mowbray traversa le salon sans lui adresser une parole; elle monta

dans sa chambre et lut le billet d'Olivier.

«Je pars, vous ne me reverrez plus, à moins que dans plusieurs années

... et lorsque miss Mowbray sera mariée!... Ne me demandez pas pourquoi

il faut que je vous quitte; si vous le savez, ne m'en parlez jamais!»

Metella crut qu'elle allait mourir, mais elle éprouva ce que la nature

a de force contre le chagrin. Elle ne put pleurer, elle étouffait; elle

eut envie de se briser la tête contre les murs de sa chambre; et puis

elle pensa à Sarah, et elle eut un instant de haine et de fureur.

«Maudit soit le jour où tu es entrée ici! s'écria-t-elle. La protection

que je t'ai accordée me coûte cher, et mon frère m'a légué la robe de

Déjanire!»

Elle entendit Sarah qui approchait; et se calma aussitôt; la vue de

cette aimable créature réveilla sa tendresse, elle lui tendit ses bras.

«O mon Dieu! qu'est-ce qui nous arrive? s'écria Sarah épouvantée. Ma

tante, où est allé Olivier?

--Il va voyager pour sa santé, répondit lady Metella avec un sourire

mélancolique; mais il reviendra; ayons courage, restons ensemble,

aimons-nous bien.»

Sarah sut renfermer ses larmes; Metella reporta sur elle toute son

affection. Olivier ne revint pas: Sarah ne sut jamais pourquoi.

FIN DE METELLA.

End of the Project Gutenberg EBook of Metella, by George Sand

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK METELLA \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 12869-8.txt or 12869-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/2/8/6/12869/

Produced by Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading

Team. This file was produced from images generously made available

by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.